22 NOVEMBRE 1952

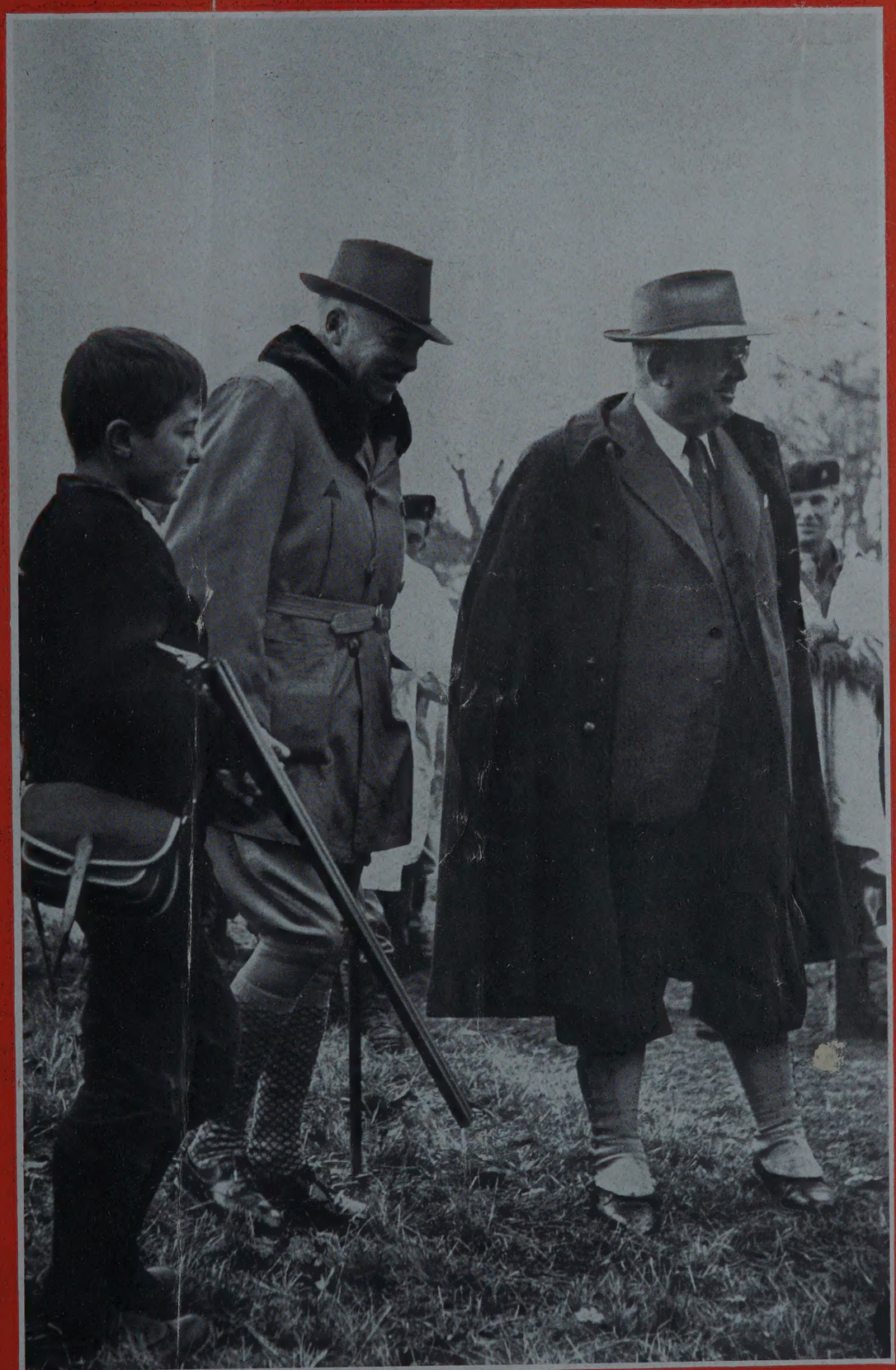
Illinois U Library

France

N° 371 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ



L'ÉTAT-MAJOR EUROPÉEN CHASSE

Le président de la République a donné dans les tirés de Rambouillet une chasse en l'honneur des membres du Grand État-Major atlantique. Le groupe des invités comptait d'excellents fusils, et le tableau fut imposant. Entre deux battues, le maréchal Juin, M. Auriol et un de ses petits-fils.

DANS CE NUMÉRO

★

LES ARTICLES DE NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX

Robert Poulaine et E. Maissi en Tunisie

François Balsan en Afrique du Sud

★

EN CORÉE

Première application de la guerre presse-boutons par Camille Rougeron

★ ★ ★

CETTE SEMAINE

NOTRE SUPPLÉMENT THÉATRAL

UN BEAU DIMANCHE DE JEAN-PIERRE AUMONT

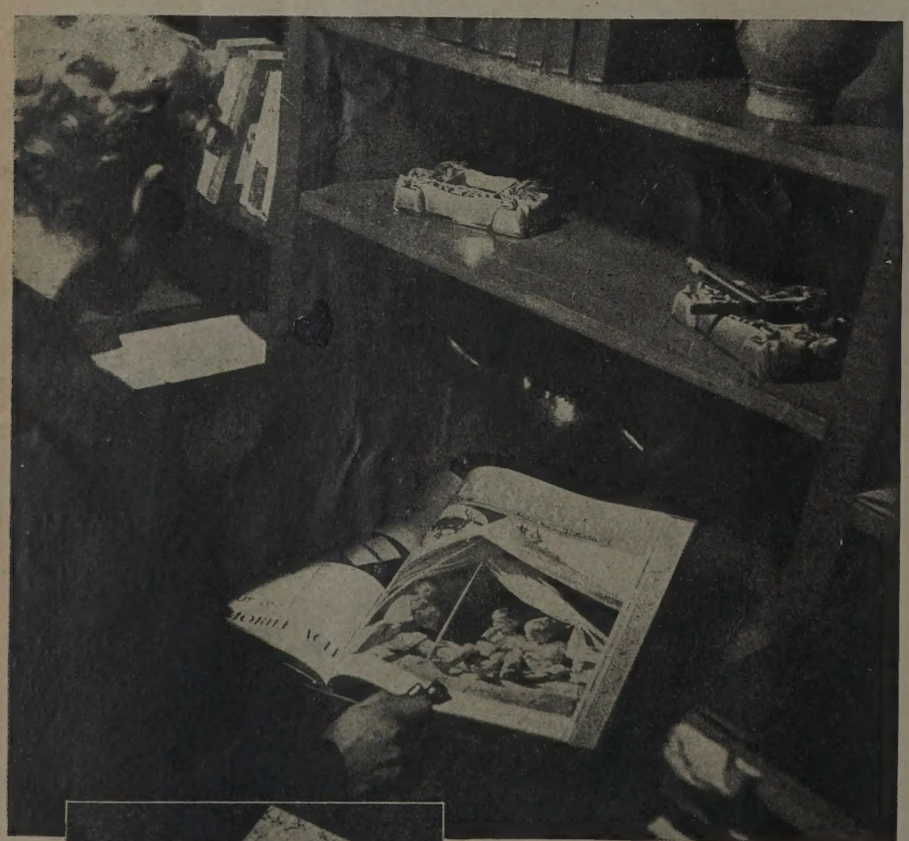
Deux Siècles Sept Générations

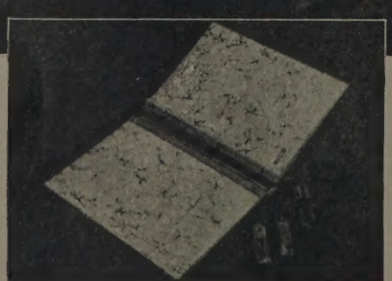
DE PROBITÉ & D'EXPÉRIENCE BOURGUIGNONNE

D'APRÈS OHihn

POULET PÈRE & FILS

PROPRIÉTAIRES + NÉGOCIANTS A BEAUNE + CÔTE D'OR + MAISON FONDÉE EN 1747





2 modèles

N° 6 : pour 1 trimestre . . . . . 820 fr.
N° 8 : pour 1 semestre . . . . . 840 fr.
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures, la paire . . . . . 85 fr.
(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 reliure . . 110 fr. | Pour 2 reliures. 140 fr.

Pour « France-Illustration littéraire et théâtrale »
Un semestre . . . . . 630 fr.
Clefs de montage . . . . . 85 fr.
FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 ou 2 reliures . . . . . 110 fr.

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE

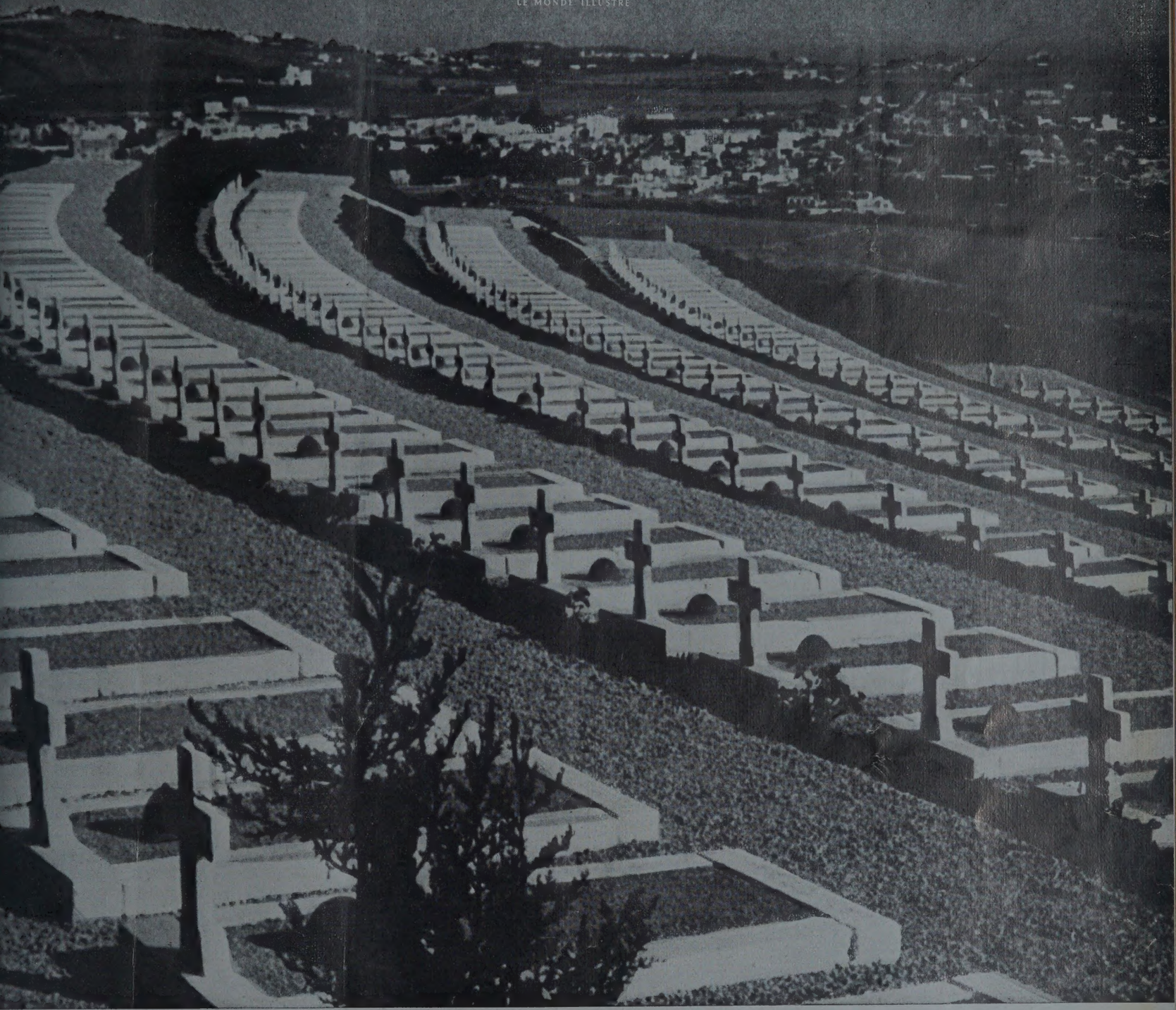
France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Il vous faut une

RELIURE MOBILE SPÉCIALEMENT CONÇUE A CET EFFET ACLE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ



Les Français ont versé leur sang pour la défense et la libération de la Tunisie : 1.200 de ces héros reposent aujourd'hui, en face de Carthage, dans un émouvant cimetière.

L'O. N. U. ET L'AFRIQUE DU NORD

UNE INGÉRENCE DEVANT LAQUELLE LA FRANCE NE POURRAIT S'INCLINER

Le discours que le président de la République prononçait récemment devant les plus hautes personnalités de l'Etat et l'ensemble de la représentation diplomatique accréditée en France, à l'occasion de la mise en eau du barrage de Donzère-Mondragon, a eu dans le monde entier un retentissement exceptionnel. Les Français de la métropole ont retrouvé dans les paroles du chef de l'Etat la traduction de la plupart de leurs pensées intimes.

Les auditeurs étrangers, et parmi eux les alliés de notre pays pendant la dernière guerre, ont été frappés par la noblesse de langage, l'accent de sincérité et le souffle patriotique qui ont inspiré les déclarations de M. Vincent Auriol.

AVEC LES BARRAGES DE LA MEDJERDA
LA TUNISIE A SON RHONE EN VOIE D'AMÉNAGEMENT

PAR ROBERT POULAINE

C'est surtout dans la France d'outre-mer, et plus particulièrement en cette Afrique du Nord traînée à la barre de l'O. N. U., que les propos élyséens ont eu la plus heureuse répercussion. Déjà quelques grands corps élus algériens ont exprimé leur reconnaissance au président de la République pour la fermeté avec laquelle il a pris la défense de la gestion française en pays d'Islam contre ceux qui essaient d'obtenir devant l'aréopage onusien la condamnation de « l'impérialisme et du colonialisme français ». Rappelons en passant qu'au lendemain de la guerre 1914-1918 la propagande des vaincus avait mis en accusation outre-Atlantique le même « impérialisme », doublé cette fois de « militarisme », ajoutait-on, ce qui avait motivé le voyage aux Etats-Unis du « Père la Victoire », qui prit sur lui la charge périlleuse d'une courageuse contre-offensive.

Si la voix isolée de Georges Clemenceau fut écoutée avec bienveillance et respect, sinon entendue, celle de M. Vincent Auriol, appuyée par la presque unanimité des Français de France et d'outre-mer, aura, nous l'espérons, dépassé le mur de l'incompréhension.

En montrant à la face du monde que la France, malgré deux guerres épuisantes, ses deuils et ses ruines, était capable de domestiquer, pour les besoins de l'humanité, un fleuve comme le Rhône et de réaliser des travaux comparables dans cet ordre aux plus gigantesques effectués sur la planète, le président de la République a préfacé le bilan des œuvres dont peut s'enorgueillir notre pays. Et c'est précisément dans cette Afrique du Nord si méconnue de nos meilleurs amis, si calomniée par des fils ingrats, comme le sont en général les bénéficiaires de la bienfaisance, que nous pouvons aller chercher des exemples typiques du désintéressement de l'expansion française.

La Tunisie, pour ne parler que d'elle aujourd'hui, a, elle aussi — toutes proportions gardées — son Rhône en voie d'aménagement. Au lendemain d'une libération si sanglante pour la petite armée de « sans-culottes » français, dont mille deux cents héros reposent en face de Carthage, dans un émouvant cimetière, les techniciens français de la Régence ont immédiatement conçu un programme de grands travaux destinés à apporter plus de bien-être, plus de confort, plus de richesses exploitables à l'ensemble de la population. Ainsi naquit l'idée, maintenant en pleine réalisation, d'utiliser au mieux les possibilités offertes par la Medjerda, à partir des endroits où ce fleuve, qui traverse la Tunisie du Nord d'ouest en est, reçoit le puissant apport de ses principaux affluents gorgés d'eau dans les hautes vallées de la Kroumirie.

A 140 kilomètres de Tunis, dans le massif montagneux et forestier d'où dévalent pour se jeter dans la Medjerda deux rivières jusque-là fougueuses et indépendantes, l'oued Mellègue et l'oued El-Lil, deux barrages sont en construction. Celui de l'oued El-Lil, que nous avons visité, est très avancé. Il permettra d'ici peu d'envoyer à Tunis, par une canalisation de 140 kilomètres de longueur et de 1 m. 25 de diamètre, 100.000 mètres cubes d'eau potable par jour, soit le double de ce dont bénéficie actuellement la capitale de la Régence, qui souffre en été de cruelles restrictions. Il permettra en outre de fournir à l'irrigation des terres 20 millions de mètres cubes d'eau par an. Il alimentera enfin deux centrales électriques d'une production annuelle totale de 17 millions de kWh. Son frère et voisin de l'oued Mellègue est lui aussi destiné à l'hydro-électricité, mais surtout à régulariser le cours inférieur de la Medjerda au profit de l'irrigation des plaines de la basse région.

Mesure-t-on maintenant ce qu'il a fallu réunir en terre africaine, pour réaliser ces travaux, de concours et de potentiel de volonté, autant chez les initiateurs du projet que chez les exécutants : accords de principe de la Régence et de la métropole, crédits consentis par les assemblées locales (Grand Conseil) et la France, reconnaissance des lieux, installations accessoires sans lesquelles le gros œuvre ne pourrait être mené à bonne fin, construction de voies d'accès aux chantiers de montagne, recherche de carrières exploitables dans les environs immédiats, recrutement, logement, formation technique d'une main-d'œuvre abondante, création d'une véritable cité franco-arabe, avec son école, son hôpital, son ravitaillement, etc. ?

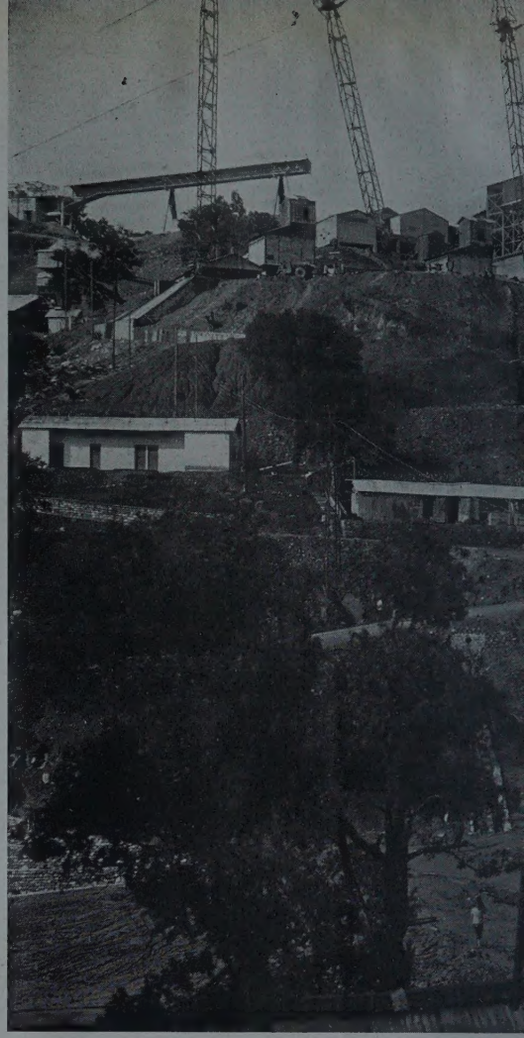
Dans une entente parfaite des services spécialisés de la Régence et de l'entreprise concessionnaire des travaux, à laquelle nous devons d'avoir pu visiter l'ensemble des chantiers, ceux-ci ont atteint le degré de développement que montrent les photographies ci-contre et qu'on aimerait mettre sous les yeux de tous ceux qui médisent de l'œuvre française en Tunisie.

Celle-ci d'ailleurs ne s'arrête pas aux barrages qui vont utiliser au mieux les eaux de la Medjerda. Tout au long de la vallée du fleuve et presque jusqu'à son embouchure de vastes travaux d'irrigation et d'assainissement des terres sont en cours. Des milliers d'hectares vont être ainsi livrés à des cultures nourricières qui n'étaient jusqu'ici que terres de parcours pour les troupeaux du nomadisme. Si quelques hardis colons français, comme les partenaires de la Société des fermes françaises, ont été les promoteurs de ces aménagements, quatre cinquièmes des champs ainsi valorisés appartiennent à des propriétaires tunisiens. On aimerait savoir que ceux-ci en témoigneront quelque reconnaissance à la France tutélaire.

Mais, et ce sera là notre conclusion, si la France peut se présenter le front haut et la conscience nette devant n'importe quel tribunal des peuples avec son bilan tunisien, peut-être pourrait-elle à son tour demander aux destouriens, jeunes ou vieux, qui se font les âpres détracteurs de nos méthodes, quel est le comportement de leurs compatriotes les plus fortunés à l'égard des coreligionnaires qu'ils utilisent. On serait surpris d'apprendre que le syndicalisme agressif de M. Ferhat Hached ne revendique jamais qu'en faveur des ouvriers à la solde des Européens, mais qu'il se garderait bien de troubler la quiétude médiévale des employeurs spécifiquement tunisiens, pour lesquels il n'existe ni lois sociales, ni salaire minimum, ni contrainte, même morale.

Il est vrai que l'un de ces petits féodaux, rallié au Destour, devant lequel nous vantions tout le bénéfice que la population de ce pays allait tirer des travaux hydroélectriques de la Medjerda nous répondait en secouant les épaules : « On serait aussi heureux en s'éclairant au pétrole ou à la chandelle, comme jadis. »

Et ce sont là pensée et propos courants chez ceux qui prétendent intenter à la France un procès « en immobilisme » !



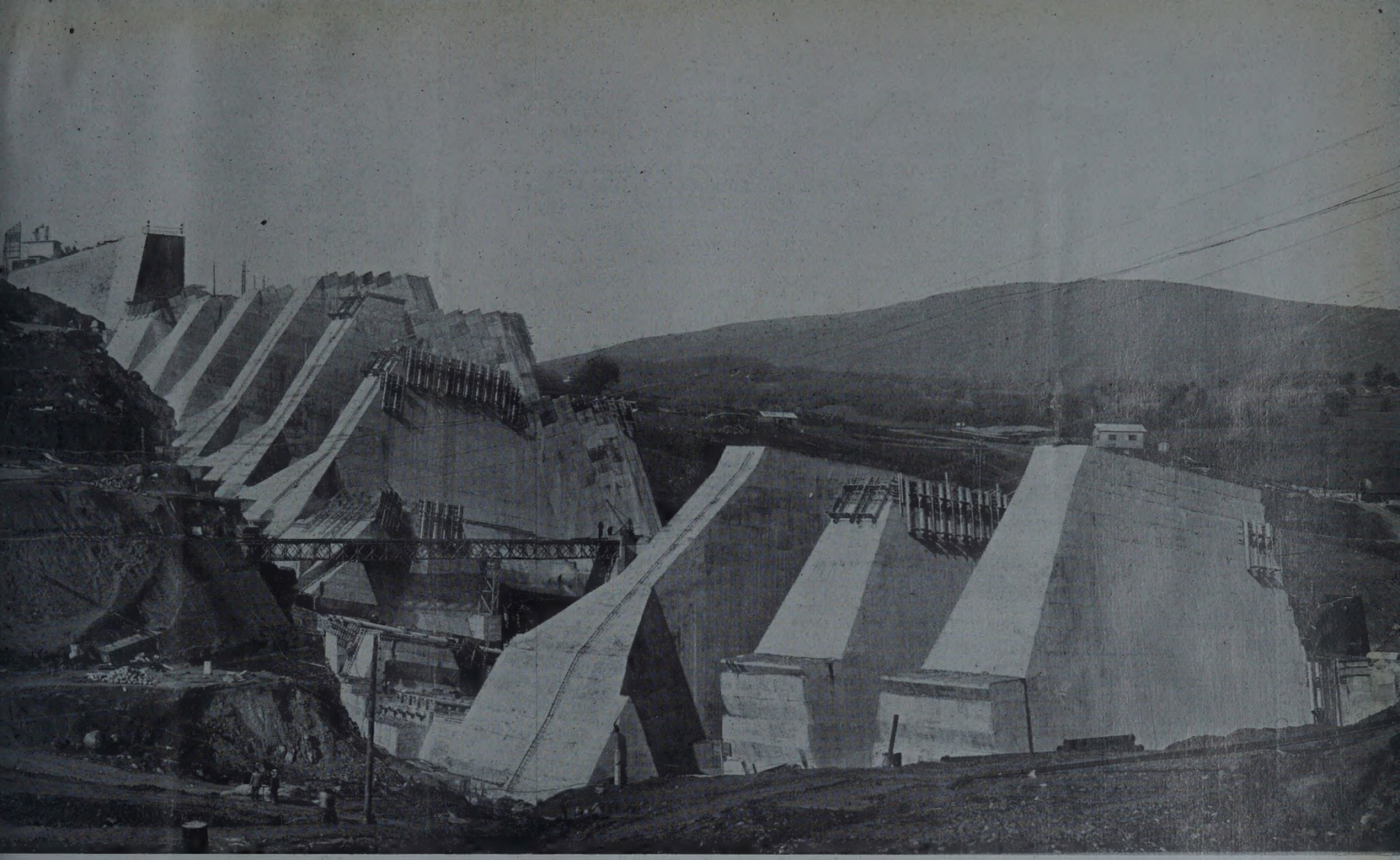
SOIXANTE-DIX ANS DE RÉALISATIONS FRANÇAISES

LE PROTECTORAT DEPUIS LE TRAITÉ DU BARDO

Le protectorat français a été institué le 12 mai 1881 par le traité signé au palais du Bardo par le bey Mohammed Sidi Sadok et le général Bréant en conclusion d'une courte expédition militaire décidée par le gouvernement de Jules Ferry. Ce traité fut complété en 1883 par la convention de la Marsa. D'après cette charte de l'organisation interne du protectorat, le bey s'engage à procéder aux réformes administratives, judiciaires et financières que la France aura jugées utiles. Celle-ci est représentée par un résident général.

L'organisation administrative primitive fut modifiée en 1922 de manière à assurer la séparation des pouvoirs administratif et judiciaire. Cette année 1922 marque le début d'une politique d'évolution progressive des institutions tunisiennes. Quelques dates jalonnent cette évolution : **1927**, reconnaissance aux Français et aux Tunisiens d'un droit égal d'accès aux fonctions publiques. Egalité qui, en 1951, devient droit préférentiel puisque 50 à 75 % des places mises au concours sont réservées aux Tunisiens ; **1945**, création d'un ministère des Affaires sociales ; **1951**, institution d'une parité franco-tunisienne au Conseil des ministres, extension des pouvoirs du premier ministre et, corrélativement, réduction des attributions du secrétaire général français.

Le projet français de 1952, rejeté par l'autorité beylicale, comportait un nouvel élargissement des pouvoirs du premier ministre, sous l'autorité duquel le secrétaire général exerçait toutes ses activités, la suppression de certains contrôles résidentiels, la création d'un conseil financier, l'extension de la compétence du conseil législatif, l'élection dans toutes les communes des conseils municipaux. Enfin, les concours d'accès à la fonction publique étaient réservés aux seuls Tunisiens.



...NDENT AUX ACCUSATIONS DES ARABO-ASIATIQUES

LA TUNISIE A LA CROISÉE DES CHEMINS

PAR E. MAISSI

Tandis qu'aux Nations Unies, après la nette prise de position de M. Robert Schuman et l'appui sans réticence que lui a apporté M. Eden, les orateurs arabo-asiatiques et leurs « supporters » font retentir leurs invectives antifrançaises, l'opinion la plus répandue dans la Régence est que le terrorisme va prendre une intensité renouvelée.

Que ce soient les hauts fonctionnaires français, civils ou militaires, ou bien les leaders néo-destouriens, ou même l'homme de la rue informé des événements mondiaux, il existe un seul point sur lequel on tombe d'accord à Tunis : on va assister bientôt à un « grand baroud ».

Bien entendu, l'interprétation varie selon l'interlocuteur.

Le responsable civil haut placé dit que le Néo-Destour « a besoin de faire une démonstration de force aux yeux des Nations Unies, afin de prouver l'unité existant derrière la manœuvre arabo-asiatique ».

Le chef militaire dira que les forces dont il dispose (un gendarme pour 5.500 habitants, en comparaison d'un gendarme pour 1.300 habitants dans la métropole) sont insuffisantes pour le maintien de l'ordre.

Le chef néo-destourien dira qu'il est, en effet, « possible que la situation s'aggrave », mais il accuse les Français de terrorisme.

Quant aux Français de la Régence, nombreux sont ceux qui disent que la mansuétude à l'égard de la vingtaine de condamnés à mort pour crimes commis durant les sombres jours d'émeute du début de l'année constitue la véritable cause du danger, car, ajoutent-ils, « l'indigène prend l'attitude française pour une preuve de faiblesse ». Et de rendre le gouvernement de Paris responsable de tous les maux...

Le discours du président Robert Schuman devant l'O. N. U. est venu, sur ces entrefaites, formuler le « non » de la France contre toute ingérence des Nations Unies dans ses protectorats nord-africains.

Mais il ne faut point se tromper sur l'effet des paroles du ministre français. En Tunisie, Français, Tunisiens, étrangers, tous sont d'avis que c'est aux actes qu'on jugera la situation future, aux actes des Nations Unies comme aux actes du gouvernement français.

COURSE DE VITESSE

Pour l'instant, les responsables français évitent soigneusement tout ce qui peut ressembler à des actes de répression, ne voulant à aucun prix prêter le flanc à des accusations véhémentes devant la commission politique de l'O. N. U.

Mais ces mêmes responsables français se rendent compte que tel n'est pas l'intérêt des leaders nationalistes. Ils voient venir le moment où des provocations vraiment par trop graves obligeraient à mettre en branle les forces répressives.

Une haute autorité de la Régence nous assurait voilà quelques jours que « des mesures relativement anodines il y a trois mois auraient permis de mettre bon ordre à toute cette confusion, tandis que maintenant plus on attend et plus cher il faudra payer la restauration de l'ordre ». Les nationalistes iront-ils jusqu'à déclencher une vague de terrorisme plus intense?

Pour le docteur Sadok Mokaddem, l'un des leaders du Néo-Destour, aucun doute n'est possible. La France, nous a-t-il dit, « ne nous a pas laissé le choix des moyens pour exprimer notre volonté. Il se peut que la situation s'aggrave, mais qu'avons-nous à y perdre sinon nos chaînes » ?...

D'ailleurs, le docteur Mokaddem incrimine un autre terrorisme que celui venu des rangs tunisiens. Une mystérieuse organisation secrète : « la Main rouge », dit-il, a adressé des lettres de menaces et s'attaque à des maisons, des institutions et des personnalités tunisiennes afin de terroriser la population autochtone et le souverain.

On sent, du reste, que les attentats à la bombe ne sont pas tous de même origine et ne visent pas toujours les personnes et les biens français. Mais des observateurs consulaires, convaincus que le mouvement de contre-terreur viendrait pallier une prétendue carence à sévir des autorités, voient avec une certaine inquiétude se développer des indices redoutables.

Le premier problème, le plus immédiat, est pour le gouvernement français de franchir sans encombre le cap des débats aux Nations Unies. Si tel est le cas, la phase qui suivra sera celle des réformes proposées par la Résidence au palais beylical. Mais on ne voit pas une telle action s'engager sans qu'au préalable une sourdine ait été mise à l'activité de ceux que les autorités françaises considèrent comme responsables des attentats terroristes, les nouveaux leaders du nationalisme, et à leur tête Ferhat Hached, chef de cette « Union générale des travailleurs tunisiens » à laquelle la Confédération internationale des syndicats libres (C.I.S.L.) et le représentant en Europe de la Fédération américaine du travail (A.F.L.), M. Irving Brown, ne ménagent pas leur appui !

LES TROIS PHASES DU PROBLÈME :

A la base existe, bien entendu, le problème du nationalisme tunisien.

Des intellectuels, formés le plus souvent à l'école française, voudraient prendre en main les destinées du pays.

Ces dirigeants, convaincus de leur « rôle historique », pensent pouvoir agir en entraînant le peuple derrière eux, ce que leur contestent fortement les dirigeants français. Ainsi que le disait le résident, M. Jean de Hauteclocque : « Le Néo-Destour constitue un mouvement d'élus ; nous, nous voulons créer et éduquer des électeurs. »

Les Français mettent en avant l'idée que le peuple tunisien, qu'il s'agit, en effet, d'orienter vers l'exercice des libertés démocratiques, doit être préalablement préparé et entraîné à l'exercice de ces libertés. Cela en le mettant à l'école la meilleure où exercer son droit de contrôle, c'est-à-dire la municipalité, puis la région.

localités arabes, trop pauvres, l'administration française peut aujourd'hui dire fièrement que, dans les villes, tous les enfants que leurs parents ont voulu envoyer à l'école ont pu prendre place sur les bancs des classes.

Cela représente un bilan impressionnant, si l'on pense surtout à l'état de la France au lendemain de la libération et aux difficultés de la vie politique intérieure française.

Mais ce bilan porte également une colonne réservée au prix auquel les Français entendent faire payer leur œuvre. C'est là que le bât blesse pour les nationalistes tunisiens.

La restauration de la souveraineté tunisienne, telle qu'ils l'entendent, signifie la reprise en main de tout l'appareil de l'Etat par des Tunisiens, avec des techniciens français sous leurs ordres.

Cela, les Français ne l'accepteront à aucun prix. Il existe à présent non seulement près de deux cent mille Français en Tunisie, mais bien trois cent cinquante mille Européens, qui

Tous les moyens furent bons, y compris la fausse nouvelle — comme le prétendu bombardement de Fez — et utilisés sans scrupule contre la France. Le leitmotiv antifrançais est ainsi devenu un des outils essentiels de la cause panarabe. Le mouvement panislamique est venu s'y joindre. Il s'agissait de créer un mouvement allant de l'Indonésie au Moghreb, dans une unité qu'on cherche en vain à définir sinon par l'existence d'un véritable fétichisme coranique. Ici ce sont les Etats nouvellement créés en Asie qui prennent le dessus, et l'Egypte en prend ombrage, car elle a sa Ligue arabe à défendre.

En dehors de l'appui moral et religieux, les pays arabes tirent parti de leur importance numérique au sein des Nations Unies, où une arithmétique primaire met l'Islande et le Yémen au même niveau que les Etats-Unis et l'U. R. S. S. au moment du vote.

Cela a conduit tout naturellement les quatorze Etats arabo-asiatiques à lier des amitiés avec certains représentants sud-américains pour le

★

» ... Je dois déplorer, pour ma part, que mes appels répétés à votre sagesse, dans un esprit de sincère amitié, n'aient eu d'autre réponse que l'intransigeance d'un refus et l'interruption des conversations, car l'expérience et de glorieux précédents montrent que seuls une coopération confiante et l'accord des volontés peuvent maintenir en Tunisie la prospérité que la France y a par de lourds et constants sacrifices assurée et conduire le peuple tunisien vers les hautes destinées humaines qui doivent lui être réservées... »

(Lettre de M. Vincent Auriol au bey de Tunis après le rejet du plan de réformes.)

« Certains peut-être ne seraient pas fâchés de provoquer l'élimination de la France, sans se préoccuper de ce qui adviendrait après. La France ne se laissera pas évincer, je leur en donne fermement et solennellement l'assurance, en plein accord avec l'immense majorité des populations. Celles-ci savent mieux que quiconque que la France leur est indispensable et que personne ne peut utilement prendre sa place. »

(M. Robert Schuman devant l'Assemblée générale des Nations Unies.)

Ensuite viendra la phase d'action sur le terrain national. Entre temps et parallèlement se fera la réforme de l'Etat tunisien, dont il s'agit de faire un Etat moderne.

Car, contrairement à ce qu'on croit, l'administration tunisienne beylicale demeure, avec son caractère archaïque, religieux. La France a seulement instauré à ses côtés des ministères techniques, organisés sur le modèle européen. Cette administration tunisienne a conservé certaines des plus détestables tares de l'ancien régime : la corruption, l'achat des charges, la pléthore du personnel, sans parler de son incapacité.

Seulement, les nationalistes mettent en doute la bonne foi des Français. Ils les accusent de vouloir, en fait, perpétuer l'administration directe et, au besoin, l'étendre.

Quand le Français fait ressortir le manque de fonctionnaires tunisiens qualifiés, le nationaliste répond qu'il accepte des experts étrangers, de préférence français, mais qu'il veut que ce soit une administration tunisienne qui les recrute, sous une direction tunisienne. C'est donc l'essence même de la souveraineté tunisienne, restaurée intégralement, qui constitue la demande première et formelle des nationalistes.

PROBLÈMES FRANCO-TUNISIENS

En fait, le Français qui est venu s'installer en Tunisie entend y rester. Tel est le point de départ de tout le problème.

Il y est venu et en soixante-dix ans y a tout fait. Il a assaini les marécages du Nord pour les transformer en admirables champs de blé et de vignes. Il a triplé, quadruplé les plantations d'oliviers.

Il poursuit à présent la pénétration dans le Sud désertique, où dans l'antiquité une nombreuse population vivait de l'agriculture. Seulement, il s'agissait de Romains et de Carthaginois, non d'Arabes nomades et éleveurs de chèvres...

Il a édifié des barrages et provoqué la renaissance de l'hydrographie du pays. Il construit des ports et organise la « reforestation » du pays. Enfin, il organise l'enseignement, et, six ans après la guerre, sans aucune aide des

forment avec les cent mille Israélites le moteur de toute l'activité économique à laquelle le pays doit sa richesse. Si l'on compte près de quatre cent mille Algériens, cela fait près d'un million d'habitants vivant en Tunisie en tant qu'éléments non tunisiens, face à une population purement tunisienne de deux millions et demi.

Au surplus, le processus de développement ne saurait s'arrêter en son point actuel, disent les Français. La colonisation de peuplement, tant décriée par les nationalistes, est celle qui entreprend la renaissance du Sud avec la recherche des points d'eau, prélude à l'établissement de l'agriculture sur les traces des colons de l'antiquité. Comme pour le nord de la Tunisie, chaque colon apportera du travail et un exemple à l'indigène, son voisin. Le nomade ainsi se fixera.

Devant cette situation les nationalistes sentent un réel danger pour leur lutte. Ainsi que nous le disait le docteur Mokaddem :

« En Tunisie il n'existe pas, comme au Maroc, une féodalité agraire. C'est plutôt une féodalité « colonialiste » que nous avons chez nous ; mais, pour des raisons de tactique politique, nous voulons éviter de poser la question de la réforme agraire. Par contre, nous songeons sérieusement à distribuer les biens de mainmorte (habous religieux) aux paysans sans terre. »

Telle est en fait, et hors de toute rhétorique, une source profonde de l'opposition : colonisation de peuplement contre restauration de la souveraineté totale. C'est la première phase du problème.

Inévitablement, celui-ci allait devenir international. Déjà, durant la guerre, les heures sombres de 1940 avaient fait naître chez les populations arabes la pensée de l'affaiblissement de la France et celle de la puissance illimitée de l'Allemagne.

Mais la création de la Ligue arabe par l'apprenti sorcier britannique a abouti à cristalliser la lutte contre la France en deux combats : d'abord la lutte pour la « libération de la Syrie et du Liban », ensuite la constitution d'un bureau spécial pour la « libération » de l'Afrique du Nord, siégeant au Caire sous l'aile protectrice d'Azzam ex-pacha.

partage des places et pour les votes des résolutions les plus absurdes. L'U. R. S. S., elle, n'a pas beaucoup de peine à se donner. Le travail qui doit miner la position des pays qui ont sur leurs épaules la responsabilité de la sécurité du monde libre est ainsi fort bien conduit.

C'est ici qu'on en arrive à l'aspect franco-américain du conflit de Tunisie.

FRANCE ET U. S. A. FACE A FACE EN TUNISIE

Si vous faites état devant un diplomate américain des inquiétudes formulées au sujet de la politique américaine en Tunisie, très sincèrement il vous répondra : « Pure calomnie ! » Pourtant, les membres de la haute administration tout comme les Français de Tunisie sont unanimes à constater qu'il y a un sérieux conflit.

En fait, pour aller au fond des choses, il s'agit de l'appui donné par la Fédération américaine du travail à Ferhat Hached et à ses syndicats, qui représentent l'aile marchante du mouvement nationaliste tunisien et qui agissent en complet accord avec « une haute personnalité beylicale ». Il s'agit du fils même du bey, Chedly bey, désireux de devenir héritier direct de son père et qui, ne possédant pas d'enfants, est tout disposé à devenir, le cas échéant, le premier président d'une république tunisienne.

Précisons les griefs :

Tout d'abord, des promesses auraient été faites par les Américains aux chefs tunisiens et marocains lors du débarquement en 1942. Que le gouvernement de Washington ait, depuis lors, montré quelque prudence, ce n'est pas douteux. Mais les populations frustes des pays nord-africains peuvent difficilement voir une différence entre le Département d'Etat et des personnalités parlant au nom de puissantes organisations syndicales. Quand donc Ferhat Hached, retour d'une visite aux U. S. A., déclare qu'il a « l'appui des Américains », l'indigène comprend qu'il s'agit du gouvernement américain. C'est cela que le Français déplore. D'autre part, il n'est pas douteux que les hommes politiques qui ont exercé le pouvoir aux U. S. A. durant de longues années n'approuvent pas la politique

française en Afrique du Nord. Ils voient là une région où la France, d'après eux, devrait faire des concessions substantielles au nationalisme local afin de gagner à la cause occidentale à la fois les gouvernements locaux qui ne manqueront pas d'y naître et les gouvernements arabes du Moyen-Orient, qu'il s'agit de faire entrer dans la grande alliance des peuples libres.

Il y a là aux yeux des Français une erreur profonde. Non seulement il ne saurait être question pour eux d'abandonner le terrain, où il s'agit, au contraire, de développer une œuvre qui a déjà porté d'excellents fruits, mais pareille façon d'aborder le problème des relations avec les Etats arabes aboutit, par désir d'apaisement, à légitimer toutes les demandes, même les plus absurdes.

Enfin, des inquiétudes se font jour, dans certains milieux de l'Afrique du Nord, touchant une pénétration américaine dans cette région méditerranéenne par le biais économique. En Tunisie ce sujet donne lieu à des critiques qui, justes ou non fondées, sont profondément ressenties par les observateurs américains.

Le besoin de dollars, d'équipement américain et de biens de consommation américains est grand en Tunisie, tout comme en France et ailleurs dans le monde. Mais en Tunisie l'accusation monte vite aux lèvres : « On veut camoufler la colonisation américaine par une colonisation économique et militaire, sous forme d'investissements et de bases. »

Pourtant la Tunisie ne saurait se montrer plus française que la France. Déjà le plan Marshall n'a pas été utilisé directement dans les protectorats et il a dû fonctionner derrière le mécanisme français d'aide de la métropole.

Mais le mal est fait, et ses effets sont plus grands qu'on ne l'imagine. Car l'Américain finira par se cabrer et se raidir sur les positions traditionnelles d'un « anticolonialisme » avec lequel l'œuvre accomplie en Afrique du Nord n'a pas de commune mesure, et cela précisément au moment où peut-être il s'apprêtait à adopter à l'égard des points de vue français une attitude plus favorable.

LE BUDGET DE LA FAMILLE BEYLICALE

Les dépenses du bey se répartissent entre le domaine privé et la liste civile. En ce qui concerne le domaine privé, ces dépenses atteignent pour l'exercice courant 245 millions de francs. Ces sommes considérables sont utilisées pour l'entretien du domaine.

Notons, d'autre part, que les achats effectués dans les magasins par les membres de la famille beylicale sont payés par les soins du Trésor. Soit pour l'année en cours 86 millions, ce qui fait une assez jolie facture.

Quant à la liste civile, qui n'était en 1943 que de 15 millions, elle a considérablement augmenté, puisqu'elle est cette année de 180 millions et sera en 1953 de 360. Néanmoins, les dépassements de dépenses sont extrêmement élevés (202 millions pour l'exercice en cours). On les évalue depuis que le bey est monté sur le trône à 1.200 millions. Rappelons que les charges et offices s'achètent dans l'administration beylicale. Les nominations rapportent à l'entourage du souverain des sommes fort élevées.

Aux dépenses personnelles du bey s'ajoutent celles de sa famille. La beya, ses trois fils et leurs femmes respectives, les sept enfants de celles-ci et les neuf filles du bey, soit vingt-trois personnes en tout, figurent sur l'état des dépenses pour 12 millions par an. Le bey du camp, héritier présomptif, et les vingt-six personnes de sa maison coûtent annuellement 15 millions. Enfin, les douze personnes de la famille du prince Sadok dépensent 8 millions.

BIZERTE, VERROU DE LA MÉDITERRANÉE

Aujourd'hui la réalité stratégique en Méditerranée s'appelle le pacte atlantique dans son devenir. Crises, tiraillements, intérêts des grandes puissances et chantages des petites, tout retrouve sa place dans des cadres immuables que la stratégie impose au monde occidental tout le long de sa position en arc de cercle depuis Narvik jusqu'aux confins de l'Anatolie.

Consultez les chefs militaires responsables. Ils seront unanimes pour dire la valeur inestimable de Bizerte et des travaux qui s'y développent et en font une formidable forteresse moderne, utilisable en cas de conflit sur terre, dans les airs et sur mer, compte tenu de la guerre atomique et des perspectives d'une guerre de mouvement transportée des Balkans vers l'Afrique par une invasion amphibie dans le Sud-Tunisien.

Bizerte, Malte, Sicile, trois piliers verrouillant la Méditerranée ; mais Bizerte peut non seulement se passer des deux autres points et les remplacer, mais également possède d'immenses possibilités défensives et offensives dépassant de loin le rôle du verrou.

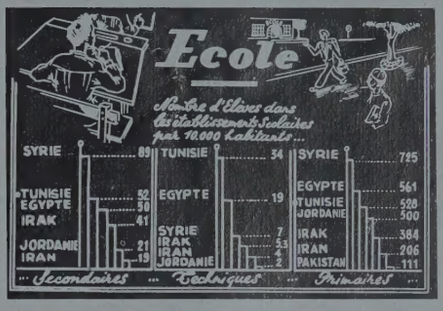
Pointe avancée du complexe nord-africain, qui, à l'autre bout du Moghreb, comprend les immenses bases américaines, Bizerte, sa rade, ses montagnes creusées et transformées en forteresses, ses aérodromes présents et futurs, sa ceinture presque parfaite de montagnes qui la défendent côté terre, Bizerte est la pointe avancée qui, en cas de guerre, doit observer, surveiller de possibles développements sur les Balkans tout proches. De Bizerte doivent sortir les escadres aériennes ou aéronavales du combat défensif vers le nord-est. Mais de Bizerte partiront également les forces de la contre-offensive libératrice puisque les démocraties ne peuvent pas, par définition, entreprendre de guerre d'agression.

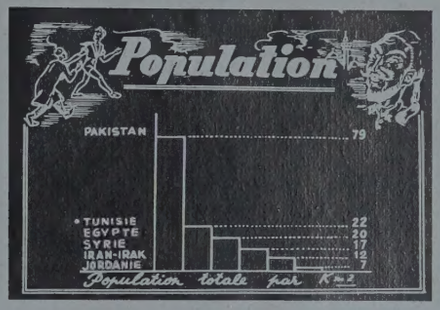
Le lecteur se demandera pourquoi on parle de la Tunisie comme si elle était comprise dans l'aire atlantique. Pas plus que le Maroc, la Tunisie n'est effectivement inscrite par le pacte comme susceptible de provoquer le jeu du mécanisme de sécurité collective atlantique si une attaque y était effectuée.

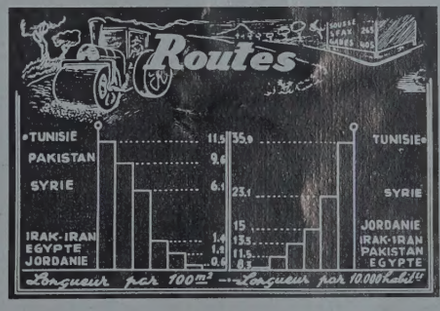
Mais depuis des mois les nécessités stratégiques ont largement fait déborder les plans bien au delà de la zone délimitée par le traité. L'amirauté de Bizerte a participé aux dernières manœuvres dirigées par l'amiral Robert Connally.

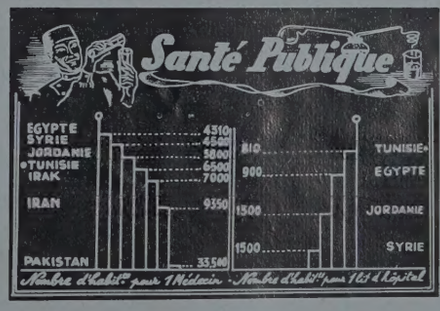
D'aucuns vont jusqu'à demander l'incorporation pure et simple des deux protectorats français dans le traité et la création d'un commandement d'Afrique du Nord exercé par un officier général français. Cela supposerait une nouvelle revision du pacte et les inévitables ratifications des quatorze puissances, sans parler des difficultés qui pourraient naître dans le domaine des relations bilatérales de la France, puissance protectrice, avec ses deux protégés. C'est ce qui conduit des esprits plus prudents à mettre en garde contre de tels plans. « Contribution stratégique, disent-ils, d'accord. Mais, politiquement, mieux vaut garder à la France les prérogatives qu'elle détient en vertu des traités ; autrement la situation risque de devenir vite inextricable. »

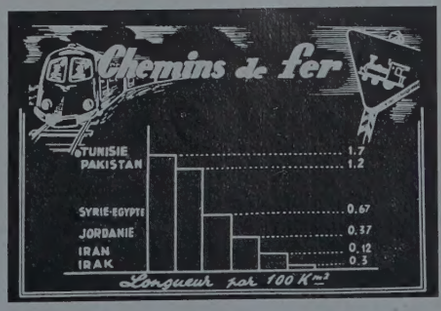
QUAND ON COMPARE L'ESSOR DE LA TUNISIE A LA SITUATION PRÉSENTE DES PAYS DU MOYEN-ORIENT

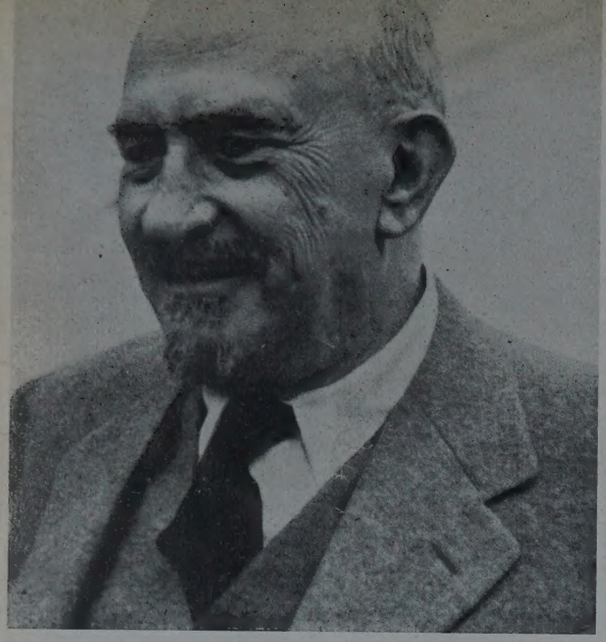












ISRAËL EN DEUIL

Voilà plus d'un an, le président de la République israélienne, M. Chaïm Weizmann, déjà presque aveugle, était terrassé par une crise d'angine de poitrine qui le contraignit à abandonner la majeure partie de ses activités. Après une longue lutte, le mal devait triompher, et, le 9 novembre, on apprenait la mort de celui qui avait été le premier président du jeune Etat d'Israël. Homme d'une très vaste culture, lié par une amitié étroite aux chefs des nations démocratiques, le président Weizmann jouissait, auprès de ses adversaires musulmans eux-mêmes, d'un immense prestige. Chef d'Etat, diplomate, linguiste distingué — il utilisait couramment le russe, l'anglais, l'allemand, l'italien, l'hébreu — Chaïm Weizmann était en outre un des grands noms de la science mondiale. Dans ce domaine il rendit les plus signalés services à la Grande-Bretagne, où il avait émigré après avoir fui la Russie, qui l'avait vu naître en 1874. Professeur de biochimie à l'Université de Manchester, il mit au point en 1915 un procédé permettant la fabrication de l'acétone synthétique. A ce moment, la pénurie d'acétone handicapait lourdement l'industrie d'armement anglaise. Cette invention, selon Lloyd George, « sauva littéralement l'armée britannique à un moment critique ».

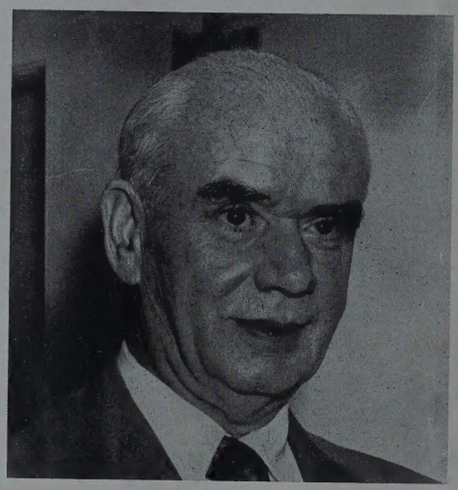
Pour seule récompense, Chaïm Weizmann, sioniste ardent, disciple fervent de Théodore Herzl, demanda « un foyer pour son peuple ». Ce fut là l'origine de la fameuse déclaration Balfour, puis du patient combat qui allait aboutir, en 1948, à la proclamation de l'Etat d'Israël. La jeune nation choisit alors pour guide celui qui, ayant tout fait pour sa naissance, allait la garder des périls dont elle était entourée.

NOS FOOTBALLEURS SE DISTINGUENT

Sur le stade de Colombes, l'équipe de France de football a battu l'Irlande du Nord par trois buts à un. C'est la cinquième fois consécutive que la victoire sourit aux tricolores, et il semble bien que nos joueurs aient enfin trouvé, après de nombreuses années de tâtonnements et de déboires, un style qui leur soit propre et qui « paie » en match international. Rapidité, imagination, fougue disciplinée, mais aussi clairvoyance et défense, ardente sans être désordonnée, sont maintenant leurs atouts majeurs. L'efficacité laisse encore à désirer. Quand elle viendra le « onze » français sera des plus redoutés.

PHILIP MURRAY SYNDICALISTE « UP TO DATE »

Philip Murray, qui durant la récente campagne présidentielle avait apporté à Adlai Stevenson l'appui de la puissante centrale ouvrière du C. I. O., n'aura pas survécu à l'échec du candidat démocrate. Une crise cardiaque a terrassé, à soixante-six ans, ce vieux lutteur qui s'était consacré, sa vie durant, à la cause des travailleurs d'outre-Atlantique. Ecossais d'origine, émigré avec sa famille aux Etats-Unis, il s'était lancé, tout jeune ouvrier mineur, dans la lutte syndicale aux côtés de John Lewis. Il fut l'un des artisans de la création du *Congress of Industrial Organisation*, constitué par ceux des groupements de la vieille *American Federation of Labour* qui entendaient moderniser les armes revendicatrices du prolétariat américain et transformer les méthodes « bureaucratiques » de cette organisation. Abandonnant la neutralité politique pratiquée depuis Samuel Gompers par les successifs leaders de l'A. F. L., Philip Murray avait activement soutenu le président Roosevelt dans la politique du New-Deal, comme ensuite dans sa politique de guerre. Aux élections



de 1948 le C. I. O., sous son impulsion, avait mené campagne en faveur du président Truman.

C'est à son action persévérante que les travailleurs des U. S. A. sont, pour une large part, redevables de la législation ouvrière dont ils bénéficient aujourd'hui et de l'institution des assurances sociales. Cet autodidacte s'était attiré, d'autre part, l'estime du grand patronat américain par l'intelligence dont il faisait montre dans les négociations et par la loyauté qu'il observait ensuite dans l'application des contrats paritaires.

UN SOUCI DE PLUS POUR L'O. N. U., M. TRYGVE LIE S'EN VA

Un mauvais air souffle décidément sur les assises onusiennes de Manhattan. Activisme arabo-asiatique, immixtion exorbitante de la Charte de San Francisco dans les affaires intérieures des Etats, interrègne prolongé du gouvernement américain, prolongation du conflit coréen, les soucis s'amoncelaient déjà devant les membres de l'Assemblée. La brusque démission du secrétaire général et le suicide de son conseiller juridique n'ont fait qu'accentuer le malaise.

Depuis qu'il a abandonné, pour se consacrer à l'O. N. U., sa carrière de ministre norvégien et de juriste, M. Trygve Lie s'est dépensé sans compter pour réaliser ce qu'il considérait comme sa tâche essentielle : briser la glace de la guerre froide entre l'Est et l'Ouest. Ses initiatives, son voyage au Kremlin n'ont pas répondu à ses espérances. L'U. R. S. S. et ses satellites l'ont

AUX QUATRI

boycotté, le rendant responsable de l'intervention de l'O. N. U. dans la guerre coréenne. Rendre plus aisé le règlement de ce conflit, tel est l'argument qu'a donné M. Trygve Lie pour quitter prématurément le poste qu'il occupait dès 1945 et où il avait été maintenu en 1950 pour trois ans. En fait, son découragement peut s'expliquer par l'impossibilité où se trouve le secrétaire général de l'O. N. U. d'observer une neutralité sereine entre les deux grands courants idéologiques qui partagent le monde et qui s'affrontent à tout instant dans une Assemblée dite des Nations Unies.

LES SOIXANTE-DIX ANS DE S. M. GUSTAVE ADOLPHE

Chaque année, en novembre, la Suède célèbre l'anniversaire de son roi : S. M. Gustave VI Adolphe. Le cap des soixante-dix ans, que vient de franchir le souverain, devait donner lieu à des cérémonies plus éclatantes qu'à l'accoutumée, et qui ont permis au peuple suédois de manifester son attachement à la dynastie. Depuis son accession au trône, le 29 octobre 1950, et, auparavant, pendant les quarante années au cours desquelles il a rempli, aux côtés du feu roi Gustave V, les obligations incombant au prince héritier, Gustave Adolphe a su gagner tous les cœurs. Il doit sa popularité aussi bien à ses efforts pour s'initier à tous les aspects de la vie du pays qu'à l'étendue de ses connaissances scientifiques, littéraires et artistiques. Il était naturel que ce roi savant reçût pour cadeau d'anniversaire 5 millions de couronnes que le peuple suédois a réunis en vue de constituer un « Fonds pour l'avancement de la culture suédoise ».

COINS DU MONDE...

DU RING AUX CLAQUETTES

Le « jeu de jambes », tant vanté par nos confrères sportifs, du boxeur noir Ray Robinson a trouvé une nouvelle utilisation. Suivant en cela l'exemple de nombreuses vedettes du sport qui abandonnèrent les stades pour le cirque ou pour le music-hall — le cas de Jules Ladoumègue est encore présent à toutes les mémoires — le populaire « Sugar » a commencé une carrière de danseur à claquettes, et ses débuts dans un grand cabaret newyorkais ont connu un vif succès. Les fervents du « noble art », en revanche, se demandent s'ils reverront sur les rings l'actuel champion du monde des poids moyens, invité à déclarer s'il décide ou non de défendre son titre.

ANGOULÊME TEL FUT LE PREMIER NOM DE LA BAIE DE NEW-YORK

En 1524 une caravelle française, *la Dauphine*, abordait les côtes de l'Amérique et poussait jusqu'à une île alors sauvage, appelée aujourd'hui Manhattan, et sur laquelle New-York devait s'édifier. Un navigateur d'origine italienne, Jean de Verrazano, commandait *la Dauphine*, le premier navire qui ait croisé dans la baie de New-York. Verrazano et ses compagnons ne restèrent que peu de temps sur la terre qu'ils avaient touchée. En hommage au roi François Ier, qui avait ordonné l'expédition, ils la baptisèrent « Angoulême », du nom du duché, possession héréditaire du souverain.

Les Etats-Unis n'ont pas perdu le souvenir du voyage de *la Dauphine*, relaté dans un livre de l'historien Jacques Habert, qui eut en 1949 un gros succès. A New-York, une plaque, que vit le président Vincent Auriol au cours de son voyage aux U. S. A., commémore l'expédition. En outre, les autorités ont décidé de réédifier dans le parc de la Batterie, à l'extrémité sud de Manhattan, la statue de Verrazano et de graver sur le socle une inscription rappelant la découverte du site. Aux cérémonies d'inauguration, qui se dérouleront vers la fin du mois, le maire d'Angoulême, M. Baudrin, a été convié.

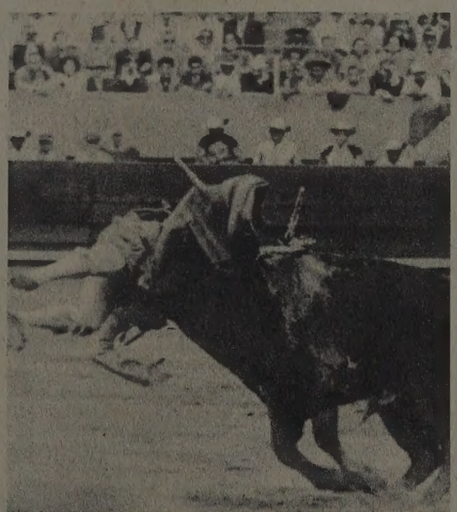
1.220 ANS APRÈS POITIERS

Le conservateur du musée des Antiquités de Narbonne, M. Helena, prépare une série de sondages à effectuer dans les étangs de Bages et de Sigean. Il s'agit de ramener au jour les vestiges de la flotte maure coulée en 732 — l'année de la bataille de Poitiers — par Charles-Martel, qui remporta alors une éclatante victoire, chassant l'envahisseur de la vieille Narbonne, l'une des plus anciennes cités romaines de la Gaule.

Un radiesthésiste originaire de la région, M. Eugène Caverivière, avait d'ailleurs repéré depuis plusieurs mois déjà, en plein étang de Sigean, des traces d'épaves enfouies dans le sable et la vase à l'emplacement de l'ancien lit de la Berre. Il affirme avoir décelé, aux environs de l'île de l'Aute, en un point qu'il lui a été facile de serrer de très près, des restes de carcasses de bateaux, des ossements, des dents ainsi que des poteries.

Il a même pu repérer, à une profondeur qu'il a déterminée, des coffres métalliques renfermant, sans aucun doute pour lui, de l'or et des pierres précieuses.

Il y aurait là peut-être pour la France une belle « prise de guerre » à récupérer, si toutefois la Ligue arabe ne doit pas la contester par quelque revendication inattendue devant l'O. N. U.



AU TAUREAU LA CAPE !

Corrida aux arènes de Lima : mais pour une fois ce fut au taureau, décidément très en colère, de jouer de la cape contre son adversaire, fort marri de se trouver en pareille posture. Pepe Dominguin dut à sa bonne étoile de se tirer de ce mauvais pas avec quelques contusions seulement. Le célèbre toréador put reprendre le combat et estoquer la bête. Gageons cependant que sa malencontreuse exhibition n'aura pas valu au matador le cœur d'une moderne Périchole.

Il est vrai que le Pérou n'a plus, depuis longtemps, de vice-roi !

PROPOS DU SCEPTIQUE

Un distingué professeur anglo-saxon vient de faire sur la chlorophylle une série de révélations qui provoquent l'allégresse du monde médical. La chlorophylle, nous informe-t-il, n'a pas seulement le pouvoir de verdir la laitue et la feuille qu'il est si doux, prétendent les connaisseurs, de regarder à l'envers. Scientifiquement traitée, elle peut aussi concourir au soulagement de l'humanité souffrante, soit qu'elle cicatrise les plaies en un temps record, soit qu'elle extermine, comme en se jouant, les plus épaisses colonies de staphylocoques.

Il n'est certes pas question de rabattre les prétentions de la chlorophylle ni la joie des furonculeux. On apprendra toujours assez tôt que, dressés à la rude école des remèdes miracles, les microbes en « coques » sont devenus « chlorophyllorésistants » et que de nouvelles armes doivent être forgées contre eux. Puisque nous sommes dotés d'une panacée qui ne le cède en rien aux précédentes, réjouissons-nous, au contraire, que ses applications se multiplient déjà sur un rythme industriel, au point de déborder le domaine pourtant si vaste de la thérapeutique.

Voici en effet que les mille voix de la publicité diffusent la grande nouvelle. L'une des vocations essentielles de l'étonnante substance vient d'être découverte : elle est de pénétrer nos anatomies et de supprimer ainsi les odeurs parfois indésirables qu'elles dégagent. Cela est vérifié pour l'organe buccal, que tout amateur d'ail, de liqueurs fortes ou de tabac pourra désormais transformer en diffuseur de parfums. Cela se vérifie encore pour certains effluves qui sont neutralisés non plus par les onguents classiques, mais par les bretelles et les soutien-gorge à la chlorophylle.

C'est cependant dans l'éternelle, dans l'irritante question des extrémités pédestres que l'intervention végétale semble devoir être décisive. Dieu sait qu'on l'avait travaillée, cette question ! L'armée elle-même, depuis des lustres, se penchait, comme on dit, sur les membres inférieurs du fantassin. Sa perplexité égalait celle du ministre des P. T. T., tourmenté par le cas du facteur, celle du ministre de l'Intérieur, sensible à l'infortune du gendarme botté. Apparemment, les pouvoirs publics étaient désarmés, réduits aux solutions empiriques.

« De quoi sont les pieds ? interrogeait l'adjudant.

— Les pieds sont l'objet de soins attentifs, répondait le biffin rompu à la maïeutique militaire. »

Autant dire que la situation était désespérée. Et des millions de pieds injustement honnis crieraient encore vengeance si, dissipant des miasmes séculaires, la chaussette-chlorophylle ne faisait aujourd'hui irruption jusque dans les couches profondes du prolétariat.

Respirons donc, et sans appréhension. Mais redoutons la perversité des hommes : avant longtemps ils auront trouvé quelque raison nouvelle de ne point « pouvoir sentir » leurs semblables.

Après plus de trois mois d'enquête, le « mur de silence » qui entoure le crime de Lurs n'a pu être franchi

« QUI DE RIEN NE SE MÊLE, DE RIEN NE SE DÉMÊLE », DISENT LES PAYSANS AU PAYS DE GIONO

TROIS mois après... Un titre commode que le metteur en scène glissait jadis entre les images de son film muet lorsqu'il voulait précipiter le mouvement. La réalité, hélas! ne se découpe pas comme la fiction. Trois mois et demi après le triple crime de Lurs, le dénouement semble aussi éloigné qu'aux premiers jours de l'enquête. Les kilos de prose imprimée, les titres sur huit colonnes, les centaines de litres d'essence dépensées par les tractions avant des policiers ne doivent pas faire illusion. Tout cela est parti maintenant en fumée, et l'assassin court toujours, ou plutôt, il a dû cesser de courir depuis belle lurette, puisque sa trace n'a pu être encore repérée. C'est là le plus irritant de l'affaire: on ne peut dire que les pistes s'embrouillent, il n'y a pas de piste. A qui la faute ?

DEPUIS que le commissaire Sebeille et ses collaborateurs auscultent la région de Lurs, la chasse au bouc émissaire s'est beaucoup pratiquée. Il suffit d'avoir passé quelques jours dans le triangle Digne-Manosque-Barême, d'avoir suivi les policiers à 120 à l'heure sur la route Peyruis-Forcalquier, de s'être entretenu avec Gustave Dominici, la famille Maillet, d'avoir rompu le pain en compagnie des paysans de Lurs pour constater que les responsabilités de l'échec ne peuvent être aussi allégrement distribuées, ainsi qu'on l'a fait parfois, entre les uns et les autres. Tout est étrange lorsqu'on regarde sans idées préconçues les circonstances du drame et le développement de l'enquête.

La visite des lieux du crime amorce aussitôt un tourbillon de points d'interrogation. Entre une colline où s'accrochent quelques oliviers et un champ de luzerne qui descend doucement vers la voie de chemin de fer et la Durance ensablée, la Nationale 96 ressemble à toutes ses sœurs de France. La maison des Dominici, trapue, veille seule, par une de ses fenêtres, sur quelque 300 mètres de route. L'endroit n'a rien qui puisse tenter des campeurs. C'est du haut de la colline, vers Genagobie, que les coups d'épaule paresseux de la montagne et la large entaille de la Durance composent un paysage de choix. A ras de terre, là où se trouvaient les Drummond, le point de vue manque de charme. Pourquoi se sont-ils arrêtés là, au bord d'une route particulièrement fréquentée ? Un mystère au milieu de tant d'autres.

A 150 mètres dorment les Dominici. Ils ont vu les campeurs. Des coups de feu les réveillent. Ils ne pensent pas à mettre le nez dehors ou à la seule fenêtre qui donne sur le lieu du drame. A 80 mètres, un témoin, M. Panayotou, assiste au crime. Il attend plus de quinze jours pour s'en ouvrir à la police. Le lendemain de l'assassinat Gustave Dominici arrête en famille son plan de réponses aux policiers et confie à Paul Maillet que le bras de la petite Elizabeth bougeait encore lorsqu'il l'a découverte. Son ami va, plus de deux mois après, rapporter le propos aux policiers ; Dominici est arrêté pour non-assistance à personne en danger, mais non M. Panayotou. Pourquoi ? On n'en finirait plus d'épingler les « curiosités » de cette enquête où la vérité s'arrache fil à fil, sans paraître au reste dénouer tant soit peu l'écheveau. De quoi, de qui ont peur ces témoins réticents ?

Il y a en Dominici un curieux mélange de Maurin des Maures et du paysan qui ne veut « pas d'histoires ». Sa première réaction a été de réduire au plus juste son témoignage : moins il en dirait, moins la police, croyait-il, irait lui chercher noise. Calcul naïf qui lui a coûté bien des ennuis. Mais si les policiers n'avaient pas l'heur de plaire au fermier, les journalistes, en revanche, bénéficiaient d'une certaine complaisance. Gustave Dominici a raconté au moins vingt-cinq fois sa vie, sans se lasser, et les photographes ont presque toujours pu opérer en toute tranquillité. Il ne lui déplaisait même pas de prendre des poses ; mais lorsque vous le rameniez, le plus doucement possible, vers la nuit du drame, il se raidissait et débitait, excédé, comme une leçon, ce qu'il avait dit la veille et tous les jours depuis le 5 août... Est-ce l'ascendance italienne ? Parmi les acteurs et les silhouettes qui ont gravité depuis le début autour des policiers, Dominici semble être le plus disert.

LE « mur de silence » n'a pas été inventé par le commissaire Sebeille pour les besoins de la cause. Toutefois le policier n'a pas toujours su trouver la meilleure manière de le briser. Marseille est à moins de 100 kilomètres de Lurs. Mais un monde sépare l'habitué de la Canebière du paysan de l'arrondissement de Forcalquier.

En chemise à carreaux saumon, le commissaire Sebeille a promené longtemps à Peyruis, où il avait fixé son état-major, sa mine débonnaire et bronzée, ses phrases sentant l'aïoli et son goût du pastis. Une allure sympathique, mais qui cadrait mieux avec le travail d'enquête dans les bars de Marseille qu'avec cette opération d'endurance, sans réseau d'indicateurs, face à face avec des gaillards qui ont une tête solide sur leurs épaules et qui tournent la langue dans la bouche avant de parler.

Tous les policiers rêvent de finir avec la pipe de Maigret entre les dents. Plutôt que l'œuvre de Simenon, c'est celle de Giono qu'aurait dû lire le commissaire Sebeille. Elle l'aurait éclairé sur la psychologie des Bas-Alpins. Un proverbe est bien connu dans le pays : « Qui de rien ne se mêle, de rien ne se démêle. »

Les policiers n'ont d'ailleurs pas aidé beaucoup à délier les langues parce qu'eux-mêmes parlaient trop et clamaient leur conviction de retrouver le meurtrier dans le pays. « L'assassin se cache parmi nous, il nous surveille », a affirmé le commissaire Sebeille. Cette suspicion jetée sur toute une région sans aboutir à rien a fini par braquer les paysans.

CE « mur de silence » s'appuie, il faut bien le dire, sur d'autres fondations. Une fois de plus, la politique s'est introduite là où on l'attendait le moins. Elle n'a pas été pour peu dans le malaise qui n'a cessé de régner autour de l'énigme de Lurs. « Le parti communiste a donné des consignes de mutisme », chuchotait-on ici et là. Comment s'expliquent ces bruits persistants ? Dominici lit un quotidien communiste. Paul Maillet est secrétaire de la cellule de Lurs. Il n'en fallait pas plus, au début, pour que certains fissent des rapprochements. En fait, nombre de paysans de la région inscrits parmi les F. T. P. sont venus grossir les rangs du communisme après la libération. Ils avaient des armes, ils les ont gardées. Le crime de Lurs, en ouvrant largement la voie aux perquisitions dans toute la région, a inquiété les communistes. Sans compter que de vieilles histoires pouvaient revenir au jour... Alors, personne n'était tenté de faire le premier pas vers les policiers.

Paul Maillet, le lendemain du drame, s'est empressé de cacher ses deux mitraillettes dans sa cuisinière et a attendu sans se montrer la suite des événements. Une fois les armes découvertes, sa langue s'est soudain déliée. Il a parlé d'un coup de feu suspect, la veille du crime, de traces de pas dans le lit de la Durance et, enfin, a rapporté les confidences de Gustave Dominici.

Je suis arrivé moins d'un quart d'heure après la perquisition dans la petite maison des Maillet, accrochée au flanc de la colline qui domine la Durance. Paul n'était pas là, mais je n'ai pas oublié l'impression de « libération » que l'on pouvait lire sur le visage de sa femme après le passage des policiers. « Ils ont pris les deux mitraillettes que mon mari avait gardées en souvenir du maquis. » Elle disait cela d'un air presque ravi, pensant vraisemblablement : « Maintenant, on ne risque plus rien... On pourra dire ce qu'on a sur le cœur. »

SI les policiers reprochent aux paysans de n'en pas dire assez, ils en veulent aux journalistes d'en dire trop. Il faut avouer que l'épidémie de fausses nouvelles répandues il y a plusieurs semaines a dépassé les bornes permises. Il faut avoir vécu quelques jours avec la « colonie » d'envoyés spéciaux au poste d'observation du « Café des Alpes » de Peyruis ou à Digne pour apprécier la difficulté de garder son sang-froid dans une telle atmosphère. Les bobards tourbillonnent autour des pastis à une allure folle, la sonnerie du téléphone retentit à haute fréquence, apportant à tel privilégié un « tuyau » sur la position exacte de la voiture du commissaire Constant. Le chef d'informations d'un journal de Paris s'impatiente au bout du fil, un petit groupe tient un mystérieux concile auquel d'autres, l'air détaché, essaient de s'agréger pour glaner une information. Ce climat de « guerre des nerfs » permet peut-être d'alimenter — même lorsqu'il n'y a rien à dire — des colonnes de journaux. On conçoit qu'il ne soit pas particulièrement propice à la diffusion de la vérité.

La vérité, la seule qui compte, qui la détient ? Tous ces personnages en quête de l'auteur du crime ont remué maintenant tant de témoignages sans résultat, ont ausculté tant de fois l'arme et les lieux du crime, ont vérifié puis abandonné tant de pistes qu'on se demande si à la base des recherches il n'y a pas une méthode un peu trop rigide. Sans doute, les policiers ne peuvent-ils négliger le plus petit indice, mais on a l'impression qu'à force de coller leurs yeux sur le tableau de la nuit fatale, de tourner dans l'arrondissement de Forcalquier et de scruter toujours les mêmes visages leur vision se brouille. Surtout, ils paraissent déduire trop *logiquement* les hypothèses des faits dans une affaire où précisément rien n'est logique. Bien sûr, il serait logique que l'assassin habitât la région puisque l'arme ressemble à celles que l'on trouve dans les environs et qu'on ne se promène pas longtemps avec un engin aussi encombrant. Il serait logique qu'il se démasquât par une faute, une fois déblayé le terrain de l'enquête et rejetées toutes les fausses pistes. Il serait logique aussi qu'après tant d'efforts la police passât les menottes à l'assassin. Seulement, voilà, une trop belle mécanique déductive cache parfois le « grain de sable », la petite parcelle d'absurde qui, en l'espèce, pourrait peut-être mener sur la bonne voie.

PIERRE DROUIN.

S. M. Mamitouas **(à droite)** et la reine.

DANS UNE AFRIQUE AUSTRALE EN PROIE AUX QUERELLES RACIALES, TOUT EST PAIX, AMOUR ET BONTÉ DANS LE DOMAINE BIBLIQUE DE MAMITOUAS, ROITELET DES MONTAGNES ET SUJET DE S. M. ELIZABETH

SOUVERAIN DE 6.000 SUJETS POLYGAMES CE ROI N'A VOULU QU'UNE SEULE ÉPOUSE

PAR FRANÇOIS BALSAN

Nous sommes ici dans les nobles montagnes du Transvaal septentrional, à la recherche du territoire libre des Mamitouas : six mille Schangaanis qui portent le nom de leur roi. Le relief moyen est de 1.500 mètres, avec de plus hauts sommets surplombant les plateaux et les vals. C'est l'Afrique suisse... En ce mois d'octobre, les pluies ont commencé, verdissant la nature. La rivière Letaba coule, déjà gonflée, entre ses figuiers sauvages. Les euphorbes des passages rocheux semblent de caoutchouc mouillé. Les grès sombres ruissellent. La latérite rouge des pistes est de la sauce crevette. Des nuages bas traînent, en paquet d'ouate. De brusques éclaircies transpercent ces nuées d'un éclairage magistral.

Quand nos camions atteignent le plateau boisé des Mamitouas, ils trouvent des troupeaux de bœufs, de bons paysans noirs fumant aux portes de leurs huttes, tout un cachet pastoral des hauteurs, une pureté d'air et de race qui rappelle l'Ethiopie, ses bons paysans et ses toucouls nichées entre les ambas (les montagnes).

Le roi n'a pas de capitale. Ses sujets

Si la reine, que la photographie de la page précédente nous montre avec son auguste époux, porte un costume plein de simplicité, sa dame de compagnie (à gauche) est richement parée. — Ci-dessus : le roi donne par sa danse le signal...

sont éparpillés dans la nature. Sa résidence ne groupe que quelques huttes, au bord d'une grande place circulaire qui est destinée aux solennités tribales.

De beaux arbres à huile lisses avoisinent ce touchant Versailles de chaume. La vue s'étend alentour sur un relief pittoresque. On se sent loin du monde moderne et revenu à la Bible.

MAMITOUAS, ROI DES MONTAGNES...

Il a une trentaine d'années. Corpulent, il a une couleur de peau noire, adoucie de reflets vermeils. L'œil vif, malicieux, il s'exprime assez aisément en anglais.

« Mon royaume est Crownland, me dit-il fièrement : je dépends directement de la reine d'Angleterre... Tout comme le dominion sud-africain. Et mes rapports avec les officiers du protectorat m'ont obligé à apprendre un peu leur langue. »

Il ne cesse d'agiter en parlant la canne de stinkwood, bois très dense, qu'il tient de son père et à laquelle il semble prêter une valeur de sceptre héréditaire.

« Combien de femmes as-tu ? lui dis-je, m'attendant à un chiffre important, qu'il sera flatté de me révéler. Ton voisin, le roi Demari, que nous visitions hier, en a vingt-trois..,

— Oui, je sais, il a vingt-trois femmes, mais j'ai voulu n'en avoir qu'une. Moi, j'ai une reine. »

Et il ajoute avec une expression profondément imprégnée de sens humain :

« Vois-tu, elle est bonne, elle est belle, elle est douce : pourquoi chercher le nombre ?... »

La reine sort de la hutte juste au moment où il loue ses mérites et s'assoit aux pieds de son maître. Elle est charmante avec ses cotonnades bleues et le linge éclatant qui lui enserre la tête. Elle ne connaît, elle, que leur langue : le tonga, aux modulations agréables, et se borne à écouter en nous regardant attentivement de ses yeux de gazelle, sans nous comprendre.

Comme elle est simple ! Sa « dame de compagnie » est plus richement vêtue et, surtout, plus ornée qu'elle.

J'admire un pendentif formé d'une grosse gousse piquée de perlettes, de cuivre et de verre.

Mais voici le jeune dauphin aux bras d'une gouvernante qui n'aurait pas détonné chez les courtisanes de Saba : ce visage ovale, assez clair, où brillent les yeux vifs, est éclairé en permanence par un sourire plein de grâce.

La vie royale s'écoule sans heurts sur ces aires encloses de palissades, où les poulets des huttes voisines viennent caqueter familièrement parmi ceux du seigneur : de même que n'importe quel solliciteur ou plaignant peut pénétrer librement pour s'adresser à son chef débonnaire et, certainement, magnanime.

« Je suis frappé, chef, par l'affection générale qui semble t'entourer.

— Elle constitue la base de mon pouvoir. Y a-t-il un meilleur moyen de régner que l'amour ? La force n'est pas dans mon intérêt : ne crois-tu pas qu'un jour ou l'autre elle attire « des histoires » ? Quand on est aimé on obtient ce qu'on veut facilement, et l'on assure l'avenir. C'est du moins ce que m'a appris mon père et ce que je compte inculquer à mon fils.

— Et quelle est la religion de ton peuple ?

— Le culte de nos derniers ascendants défunts. Pour moi, c'est mon père, qui m'éduqua de son vivant, que je prie maintenant chez les morts afin qu'il inspire ma conduite et nous donne prospérité et bonheur. »

Les Schangaanis sont d'origine tonga, race de l'est des bas pays du Mozambique. Nous allons continuer à les rencontrer dans la forêt de la colonie portugaise, mais sans les beaux traits et la prestance qui les caractérisent ici. Les clans qui gagnèrent la montagne et l'air sain ont acquis un bon développement physique.

Le rameau tonga-schangaan est le seul qui se soit ainsi élevé ; sur la côte, nous verrons les Tongas proprement dits, descendants de la souche initiale et un peu anémiés.

L'occasion d'une visite comme la nôtre donne le signal de grandes manifestations. Sur la place royale affluent les Mamitouas en « costume » d'apparat.

Le roi, appelé hors de sa hutte par les clameurs de ses sujets, en sort au milieu d'une ovation formidable : un salut à trois notes, grave, puissant. Il porte un long manteau en peau de léopard, dont la queue traîne dans

... des réjouissances organisées en l'honneur des explorateurs. — **A droite :** le maître des cérémonies, dont la taille imposante domine les guerriers, porte une barbe originale, parfaitement frisée : elle est composée de poils de queue de vache.

ses pas, et, sur son front, la double plume d'autruche blanche, emblème de son pouvoir.

Il va successivement « lancer » les parades de guerre, en grands cercles hérissés d'armes ou en joutes à deux au javelot, où il posera le pied sur la poitrine des vaincus. Dans ces empoignades presque réelles l'agitation des armes est si rapide qu'on se demande comment un accident ne se produit pas !

Les chœurs des guerriers ont une ampleur atteignant par moments au plain-chant. Et les solos du roi sont de petits chefs-d'œuvre de musique noire.

UN BOUCLIER QUI NOUS REGARDE

Passons sur les armes de jet, aux larges fers plats, sur les massues, sur les fronts ceints de crins de lion, de plumes d'autruche mâle noires, de peau de chacal, de cornes, sur les jambes emmaillotées de sisal ou de laine, les bracelets, pour ne détacher qu'une chose dans tout cet attirail : un bouclier, qui, de son œil rond central, nous regarde...

Un vrai dessin de Picasso orne le cuir épais : évidemment, le but de cette grosse prunelle fixe est d'exercer sur l'adversaire, en combat, un effet de fascination à la faveur duquel peut lui être décoché le coup mortel.

Mais il n'y a plus de coups mortels chez les Mamitouas des montagnes, peuple pacifique ! Les seules batailles qui s'y déroulent sont celles du genre des jeux actuels, rappelant aux jeunes le passé héroïque, le temps des luttes contre les Zoulous. Des vieillards, qui eux-mêmes n'y prirent peut-être jamais part, ont les hochements de tête significatifs de gens qui se souviennent.

Ce sont plutôt les manifestations joyeuses qui traduiraient l'heureux stade atteint : telles ces danses de mariage dont nous honore le roi, après les tableaux belliqueux.

Les armes sont rejetées, les coiffures fabriquées avec des dépouilles de chasse sont retirées, les figurants « se changent » et reparaissent en théorie neigeuse : des plumes de poulet blanc ornent tous les détails du nouvel appareil. Des femmes, qui sont là pour représenter, l'une, l'épouse fêtée, les autres, les anciens hymens, se mêlent à la marche des hommes. Deux escogriffes soufflent dans des olifants en corne de bœuf. Les chants ont pris un nouveau rythme. Les gorges hurlent. Les bras se lèvent au ciel. Des petits pages presque nus devancent le mouvement, lancent leurs jambes en l'air ou trépignent.

Au centre de tout ce tohu-bohu s'avance une sorte de maître des cérémonies dont la barbe noble est originale : elle est en poil de queue de vache...

Ces poils ont pris, à force de traîner dans le taillis derrière la bête qui les porta, une ondulation si parfaite qu'on la jugerait faite au fer. C'est très joli..., mais est-ce que l'odeur de l'ornement est à la hauteur de son élégance ?

Le spectacle est également dans les coulisses, où une affluence de femmes et d'enfants met sa note colorée.

Les tons jaunes, rouges, bleus rivalisent. Il y a de ravissants colliers composés de coquillages peints, des arcs musicaux dont le bois sous l'action de la bouche, la corde sous l'action des doigts réalisent des airs harmonieux.

LE ROI CHERCHE A LIRE L'HEURE SUR LA BOUSSOLE DE L'ADIEU

Mais il faut laisser derrière nous la liesse mamitouas et reprendre notre route à l'Est. Voulant exprimer ma reconnaissance au roi, je tire une boussole de ma poche et la lui offre, en lui demandant s'il en connaît l'usage.

« Certes », me dit-il avec componction.

Seulement, prenant l'objet, il cherche à y lire l'heure, prouvant ainsi qu'il connaît au moins parfaitement les montres. Je ne gâcherai pas nos derniers instants à lui faire la théorie de l'aiguille aimantée : nos maudites inventions atteindront bien assez tôt son domaine ! Et je le quitte au milieu de ses guerriers, de leurs femmes, souriant, affable, faisant tournoyer sa longue canne de stinkwood. Il campe la rare image d'un monarque digne des époques révolues, où un chef aimé et bon était considéré comme un bienfait du ciel et survivait longtemps dans la légende.

La reine, venue prendre son bras, nous rappelle qu'il sut, dans le mariage, préférer la qualité au nombre.

Et son petit royaume, perdu dans les montagnes sud-africaines, est un joyau auquel je souhaite de demeurer intact.

TIEPOLO

AU SECOURS

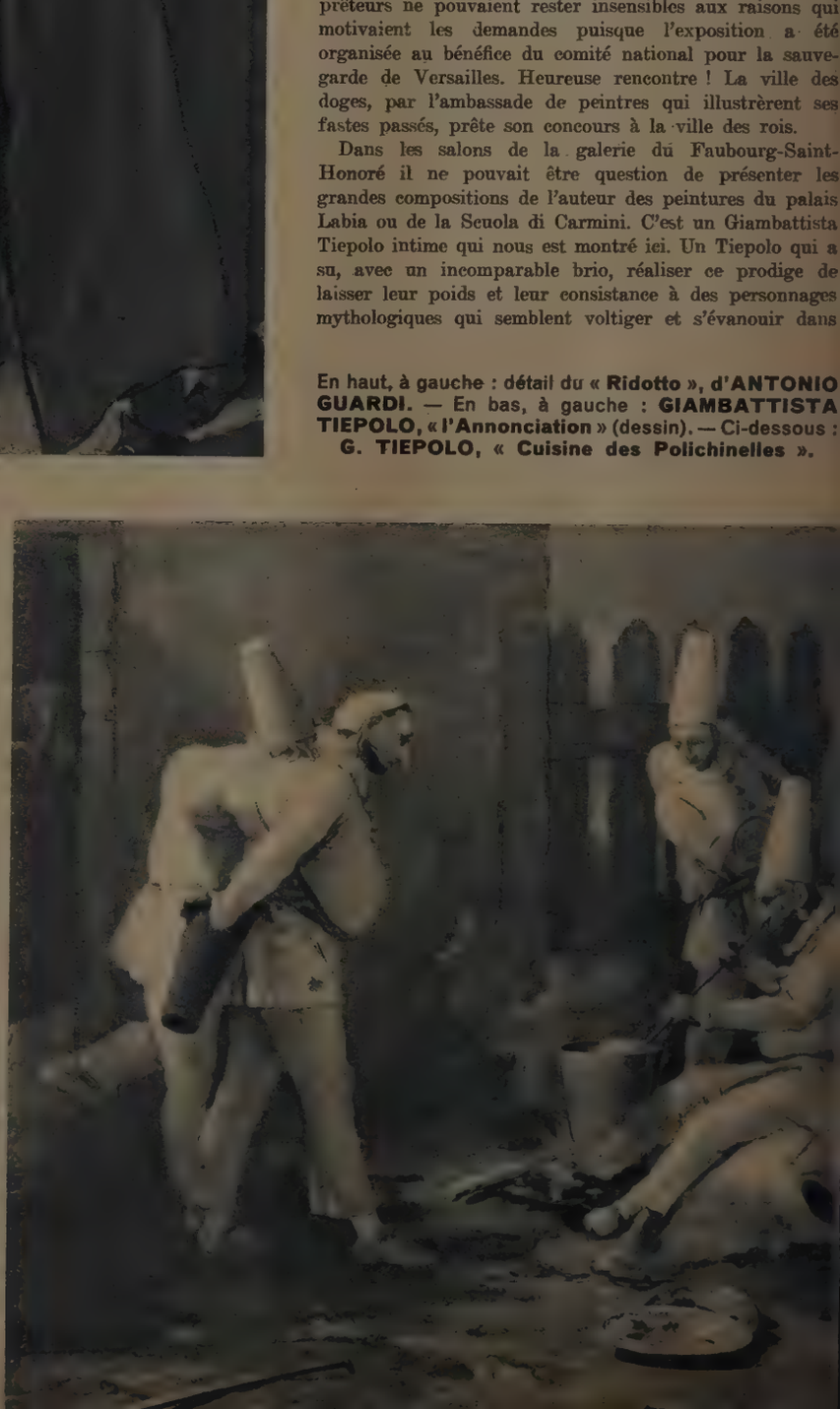
Quand Venise jetait les derniers feux de sa puissance et semblait ne vouloir plus être autre chose qu'un décor de fête, deux peintres, surtout, nous ont livré son esprit. Tiepolo parait de décorations d'une exquise légèreté les plafonds et les murs de ses palais. Guardi en faisait de multiples portraits, précis comme ceux de son maître Canaletto, mais animés d'une fougue neuve, jouant des gris et des verts avec le raffinement qui pouvait convenir à un tel cadre.

Deux peintres ? Ils sont quatre en réalité. Quatre maîtres, dont M. Jean Cailleux, l'organisateur de cette exposition — qu'il a préfacée avec érudition — cherche à démêler les subtiles interférences : Giambattista et Domenico Tiepolo, le père et le fils ; Francesco et Antonio Guardi, le frère cadet et le frère aîné.

Notons d'abord que les œuvres exposées proviennent toutes de collections françaises, publiques ou privées. Les prêteurs ne pouvaient rester insensibles aux raisons qui motivaient les demandes puisque l'exposition a été organisée au bénéfice du comité national pour la sauvegarde de Versailles. Heureuse rencontre ! La ville des doges, par l'ambassade de peintres qui illustrèrent ses fastes passés, prête son concours à la ville des rois.

Dans les salons de la galerie du Faubourg-Saint-Honoré il ne pouvait être question de présenter les grandes compositions de l'auteur des peintures du palais Labia ou de la Scuola di Carmini. C'est un Giambattista Tiepolo intime qui nous est montré ici. Un Tiepolo qui a su, avec un incomparable brio, réaliser ce prodige de laisser leur poids et leur consistance à des personnages mythologiques qui semblent voltiger et s'évanouir dans

En haut, à gauche : détail du « Ridotto », d'ANTONIO GUARDI. — En bas, à gauche : GIAMBATTISTA TIEPOLO, « l'Annonciation » (dessin). — Ci-dessous : G. TIEPOLO, « Cuisine des Polichinelles ».



T GUARDI

VERSAILLES

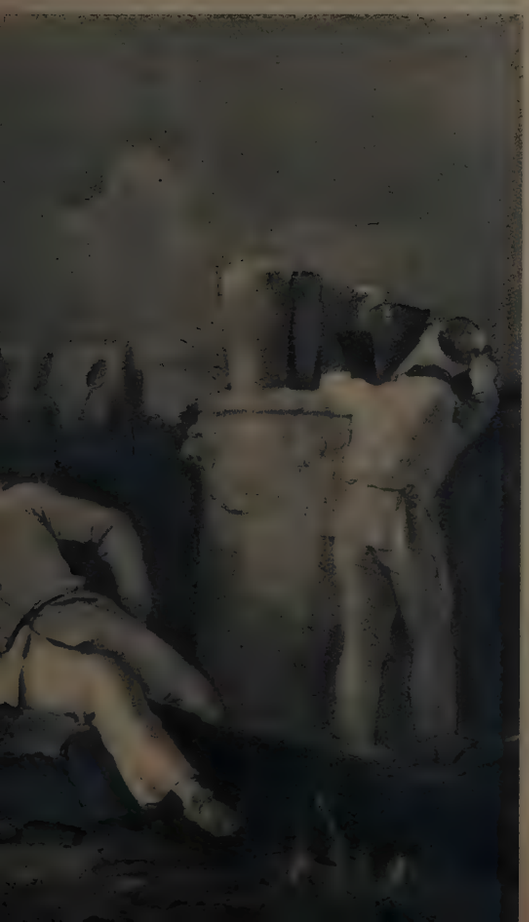
un espace sans limite. Mais tant de fraîcheur et de grâce ne sont pas privées d'artifices. La couleur ne modèle pas les formes, elle les décore. Car Tiepolo est avant tout décorateur. Nous trouvons peut-être les secrets de sa plastique dans ces lavis limpides, dans ces notes brèves de bistre ou de sanguine qui rayonnent de lumière. Si son fils, Domenico Tiepolo, n'a sans doute pas le même don de transposer ses caprices dans le domaine des songes, si, par un miracle bien vénitien, il peint la réalité avec l'apparence de l'imaginaire et l'imaginaire avec l'apparence du réel, il ne doit pas être relégué à un rang subalterne. La collaboration des deux hommes et la difficulté, en certains cas, de circonscrire leur domaine en apportent un témoignage.

Qu'il y ait avant tout des préoccupations commerciales dans la centaine de « vues » que Guardi peignit ou dessina de la piazza San Marco, de la Salute ou du Rialto, qu'il ait fallu vendre des « souvenirs de Venise », avant l'invention de la photographie, aux visiteurs de la cité des eaux, la chose est certaine. Aussi bien, ces descriptions minutieuses sont-elles pour nous des documentaires d'un intérêt capital. Sans doute ceci ne serait-il rien pour l'amateur d'art s'il n'y trouvait cette élégance d'écriture, cet esprit du paysage, ces subtilités de la couleur et de la lumière, cette poésie, enfin, partout répandue.

L'exposition nous présente enfin deux tableaux d'Antonio Guardi, frère oublié de Francesco. On remarque surtout ce *Ridotto*, d'une animation singulière, où figurent tant de personnages et de travestis caractéristiques de la vie vénitienne au XVIII[e] siècle.

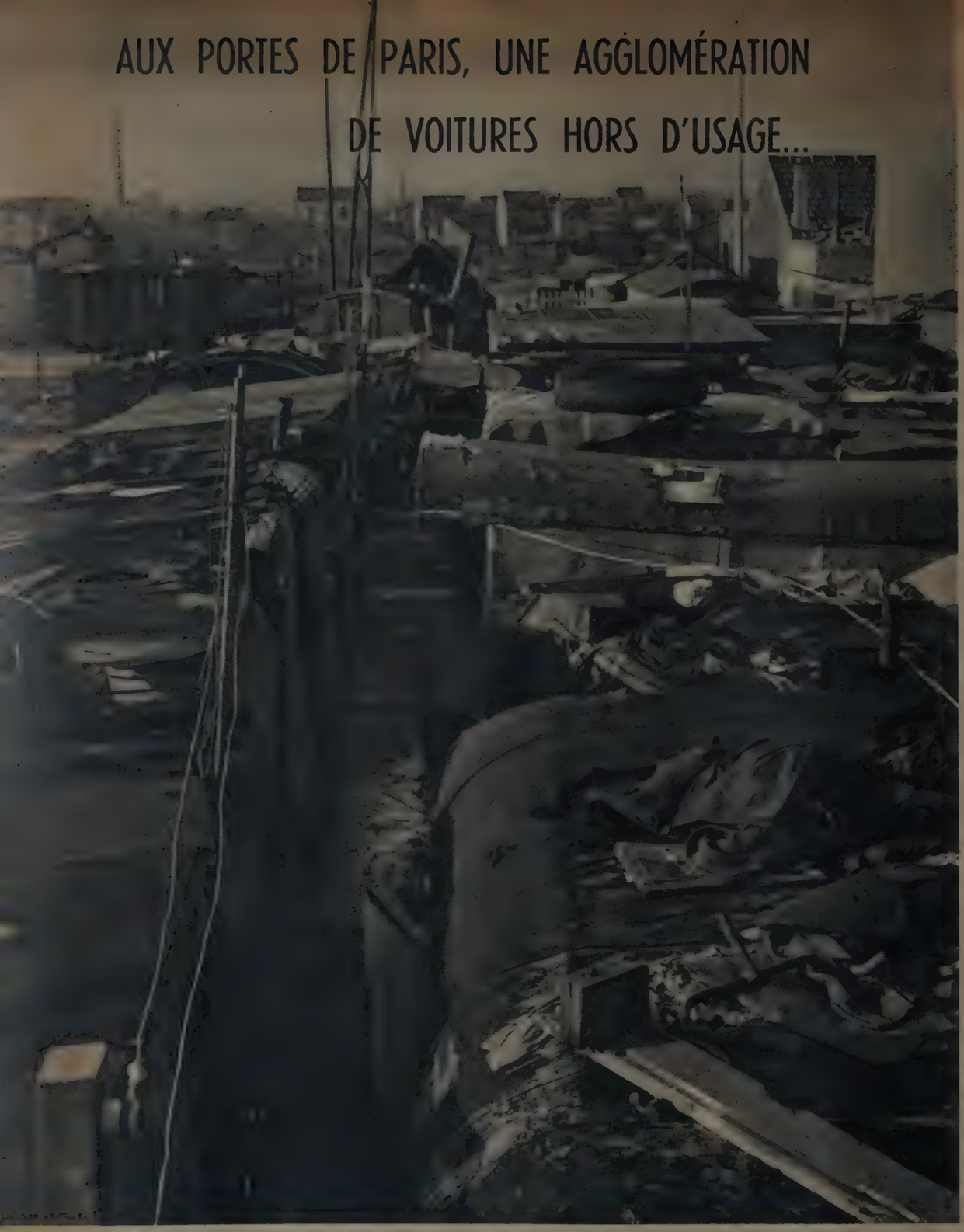
BERNARD CHAMPIGNEULLE.

Au moment où s'ouvrait cette exposition, M. Cornu pouvait déclarer à la tribune de l'Assemblée : « Le château de Versailles est sauvé, les dégâts seront réparés dans un délai assez bref. »



Ci-dessus : « le Pont du Rialto », de FRANCESCO GUARDI.
Ci-dessous ; autre détail du « Ridotto », d'ANTONIO GUARDI.

AUX PORTES DE PARIS, UNE AGGLOMÉRATION DE VOITURES HORS D'USAGE...



... ABRITENT PLUSIEURS CENTAINES DE NORD-AFRICAINS

Ci-dessus : au comptoir de son café, le propriétaire des carrosseries transformées par ses soins en « habitations ». « Le propriétaire du terrain est aux Amériques », affirme un voisin **(ci-dessous).**

IMAGINEZ, dans la plaine de Nanterre, une grande étendue nue, maigrement herbeuse, ressemblant, en plus vaste, à ces lieux désolés que sont les fortifications de la barrière parisienne. Quelques dépôts de détritus dessinent seuls le relief de ce désert. Lorsque, fouetté par le vent, le promeneur a traversé ce paysage sinistre, il découvre, au pied d'un mur d'usine, un petit estaminet à la devanture de fibro-ciment et, derrière, un « village », si l'on peut ainsi baptiser l'étrange enchevêtrement de ferrailles rouillées et de papier goudronné que cerne un treillage branlant.

C'est pourtant bien un minuscule village, avec sa « rue principale » — 1 mètre de large — et ses ruelles dans lesquelles il faut effacer les épaules. Chaque « maison » est une ancienne carrosserie de voiture ou de camion, voire un wagon réformé. Pour découvrir cette agglomération il faut y être amené par les « spécialistes » — en l'occurrence une des brigades de la police parisienne — qui surveillent les quartiers dits « mal famés ». Le préfet de police est venu récemment, dit-on, apprécier l'exactitude du rapport établi par ses services, et c'est précisément au cours de l'enquête menée actuellement par *France-Illustration* dans les services de la police parisienne qu'il nous a été permis de faire cette curieuse visite.

ON a beaucoup parlé des rares « Bidonville » qui subsistaient, il y a quelques années, en Afrique du Nord et des banlieues indigènes de quelques grandes villes d'Afrique noire ; on connaît l'aspect lugubre de certaines agglomérations ouvrières du Nord et de l'Est. Dans les plus pauvres taudis on peut cependant découvrir un effort d'ornementation. Un pot de géranium tente d'égayer la fenêtre branlante, une photographie de famille ou l'image d'une vedette sportive fixée au mur prouve que l'homme qui vit là a encore sa conscience d'homme. A Nanterre l'impression est différente.

Il semble que les habitants aient lu la devise imaginée par Dante à la porte de l'enfer. Ils ont perdu l'espérance.

Une antique camionnette portant encore des devises publicitaires accueille le visiteur. A l'entrée de la ruelle, un non moins antique wagon postal héberge de nombreux pensionnaires. L'intérieur de ces « logements » répond parfaitement à l'atmosphère extérieure : cinq ou six personnes vivent serrées sur trois matelas dans un véhicule de 1.000 kilos. Au centre du village, des habitants plus fortunés occupent une véritable « maison », cabane de bois amenée de quelque chantier et renforcée de tôles de couleurs diverses. Une averse récente a transformé les ruelles en ruisseaux. On se croirait sur le chantier d'un « casseur de voitures », si l'on ne devinait, derrière les vitres,

La camionnette publicitaire a été aménagée en chambrée **(ci-dessus)**. Les blockhaus abandonnés par les Allemands ont trouvé de nouveaux locataires **(ci-dessous, à gauche)**. — Un camion sans moteur voisine avec une remorque sans roues **(ci-dessous, à droite)**.

soigneusement réparées à l'aide de papier collé, des visages de femmes et d'enfants.

En revanche, une vive animation règne dans la salle du petit café, fraîchement repeinte et confortablement chauffée. Le patron, sous l'aile duquel vit tout ce monde, est aussi propriétaire sinon du terrain, du moins des « logements », qui sont loués au mois. C'est lui aussi qui a installé un équipement électrique rudimentaire à travers le campement et dispense l'éclairage... au prix fort. C'est lui encore qui fournit l'eau, moyennant redevance : l'eau potable s'acquiert au prix de 50 francs le broc. Le ravitaillement arrive quotidiennement sur une remorque de bicyclette.

Le nombre des habitants évolue continuellement. Pour le moment trois cents personnes environ vivent dans ces boîtes. Il est impossible d'en évaluer le nombre exact. Il y a trop de passage. En gros, chaque carrosserie est organisée en une sorte de chambrée autonome. Chaque locataire paie une redevance forfaitaire mensuelle, variant de 500 à 2.000 francs, à un chef de chambrée, qui, à son tour, traite avec le patron du café.

Bien entendu la police vient fréquemment se livrer aux vérifications d'usage. Contrairement à l'apparence, la plupart des Nord-Africains du village de Nanterre ont une occupation régulière et vivent honnêtement. Presque tous sont venus échouer dans ce taudis afin d'économiser davantage ; dans leur douar algérien, les familles recevront un peu plus d'argent.

Nous fûmes accueillis sans méfiance exagérée. Il y eut bien quelques difficultés au moment de prendre des photographies, tout musulman ayant une répugnance coranique à la reproduction de la figure humaine ; l'intervention du cafetier arrangea vite les choses.

A la fin de la visite, celui-ci offrit le verre de l'amitié dans son établissement. Autour de verres de gas oil baptisé rhum, il nous montra combien grande était sa sollicitude à l'égard de ses coreligionnaires. En effet, outre le logement et l'électricité, il leur procure tous les avantages de la civilisation moderne, et, en particulier, des boissons alcoolisées qu'il leur dispense pour des prix fort modiques (le verre d'alcool est tarifé 20 francs).

Au demeurant, ce patron paraît bien honnête homme, et ses ouailles lui reconnaissent sans conteste l'autorité suprême.

On aurait, en définitive, mauvaise grâce à lui reprocher de vivre de la misère de ses compatriotes, car il vaut mieux malgré tout dormir dans une voiture plutôt qu'à la belle étoile, avoir l'électricité que de s'éclairer à la bougie et pouvoir quelquefois s'enivrer avec du mauvais alcool que de garder sans cesse présente à l'esprit la détresse dans laquelle on vit.

G. Ressac et C. Thomas.

TR-263

En 1945, les Alliés échappèrent de peu à la terrible menace des premiers engins autopropulsés et téléguidés mis au point par les ingénieurs allemands.

SOMMES-NOUS A LA VEILLE DE LA GUERRE PRESSE-BOUTONS ?

PAR CAMILLE ROUGERON

Il s'en est fallu de quelques mois, en 1945, pour qu'apparussent sur le front occidental les premiers engins autopropulsés et téléguidés. Les essais allemands se poursuivaient depuis des années. Les premières fabrications de série étaient lancées. L'ingénieur en chef de Junkers, responsable de l'une d'elles, prétendait garantir un avion abattu par engin tiré.

Tombées à l'armistice aux mains des Alliés, les réalisations allemandes leur montrèrent à quel péril ils venaient d'échapper. Nul ne doutait alors que la « guerre presse-boutons » allait rapidement sinon supplanter celle dont le fantassin est l'élément indispensable, du moins la bouleverser comme jamais arme nouvelle ne l'avait fait.

L'époque du scepticisme succéda rapidement à cet emballement initial. Les études se multipliaient sans qu'aucune construction de série suivît. Le prix des engins apparaissait exorbitant. La recherche des procédés de brouillage progressait aussi vite que celle des procédés de guidage. La guerre de Corée porta le dernier coup aux espoirs placés prématurément dans la guerre presse-boutons ; le fantassin, qui s'en serait d'ailleurs bien passé, conservait la tâche principale, et la situation actuelle marque même un retour en arrière qui nous ramène aux plus beaux jours de la guerre de tranchées.

L'U. S. NAVY LANCE LES « FRELONS »

Le lancement à partir du porte-avions *Boxer* d'une demi-douzaine de Grumman « Hellcat » marque-t-il vraiment le début de la guerre presse-boutons si longtemps attendue ?

On connaît les faits eux-mêmes, dont la divulgation avait été retardée pour raisons de sécurité. Les Grumman « Hellcat » sont des chasseurs anciens, qu'on a chargés d'une bombe de 900 kilos et équipés d'un dispositif de téléguidage et d'un poste de télévision. Le moteur à explosion mis en marche, le « Frelon » — c'est le nom qu'on donne à ces premiers avions robots — est catapulté du porte-avions puis pris en charge par un chasseur d'escorte. Le guidage est exécuté soit du porte-avions, soit du chasseur d'escorte, qui situent le « Frelon » à la vue, puis au radar, et finalement d'après l'image qu'il transmet de l'objectif sur lequel on le dirige.

Les premiers résultats obtenus en Corée, une centrale électrique, un pont et l'entrée d'un tunnel détruits ou sérieusement endommagés, sont jugés satisfaisants. Mais le contre-amiral John H. Sides, chef du service des engins guidés de l'U. S. Navy, a cru devoir ramener à leur portée exacte les déclarations un peu optimistes du lieutenant-commander Kurtz, chef de la première unité d'engins guidés engagée en Corée, qui faisait entrevoir à ses auditeurs l'application proche de ces engins au bombardement intercontinental.

LES DIFFICULTÉS DES FABRICATIONS AMÉRICAINES

Dans l'état où elle se trouve après plus de deux années de bombardement, avec des objectifs à faible distance des côtes et une défense aérienne impuissante, la Corée du Nord est le pays le moins indiqué pour tirer des résultats sérieux de la guerre par engins téléguidés. Pourquoi donc cet essai et la publicité faite autour ?

La fabrication des nouveaux engins connaît actuellement une crise sérieuse. En 1945 les autorités militaires américaines fixaient à cinq ans le délai nécessaire à l'aboutissement des études et à la sortie des premières fabrications de série. Au début de 1950 M. Truman, ne voyant rien venir, impose une coordination plus étroite aux services des *guided missiles* de l'armée, de la marine et de l'aviation. La guerre de Corée survint qui motiva de nouvelles inquiétudes du président et du Congrès ; les responsables pensèrent les apaiser en annonçant qu'ils passaient aux constructions de série et demandèrent à cet effet de gros crédits au Congrès, qui les accorda sans difficulté. Rien que pour l'exercice 1952-1953 en cours, un milliard de dollars est affecté aux engins guidés, dont un tiers pour les études et deux tiers pour la série. Mais il semble bien que rien ne sorte, et les commissions compétentes du Congrès ont annoncé au début de l'été une enquête pour l'automne. Sénateurs et représentants veulent voir ce qu'on a fait de leur argent, les résultats d'essais et le matériel qui sort des chaînes de montage.

Cette annonce n'est certainement pas étrangère au bombardement par « Frelons » de la Corée du Nord. A défaut d'engins supersoniques modèle 1952, les chasseurs réformés de 1945 ne pourraient-ils faire patienter le Congrès ?

Il n'est d'ailleurs pas douteux que le matériel commandé est à la veille de sortir, ne serait-ce que celui pour la fabrication duquel le constructeur suisse Oerlikon vient d'établir une usine en Amérique, après l'avoir présenté depuis deux ans. Les difficultés rencontrées sont du même ordre pour toutes les nouveautés, et l'armée américaine s'en est aperçue de son côté en commandant un peu trop vite, à l'été 1950, un char à pointage hydraulique insuffisamment étudié qu'il a fallu mettre au point pendant que les chaînes de montage chômaient. On s'explique d'ailleurs très bien que les engins téléguidés véritables n'aient pas encore fait leur apparition en Corée, au service des Nations Unies du moins.

L'aviation communiste ne s'est pas décidée à survoler les lignes adverses ; la D. C. A. américaine n'a donc aucun moyen d'expérimenter au combat les premiers engins qu'elle pourrait posséder. La maîtrise des chasseurs américains au-dessus de la Corée du Nord les dispense également de recourir à des engins téléguidés qui risqueraient, en retombant chez l'ennemi, de donner des indications précieuses aux techniciens soviétiques.

Le commandement communiste n'a pas les mêmes raisons de s'abstenir. Ni sa D. C. A. ni ses « Mig » dans les combats contre les « Sabre » ne risquent de faire tomber entre les mains américaines des engins révélateurs. L'inaction sino-coréenne en ce domaine est même particulièrement rassurante.

LA PROPULSION : FUSÉE OU STATORÉACTEUR ?

Le moteur à explosion du « Hellcat » ne convient évidemment pas aux engins guidés. Leur première exigence est la vitesse, qui peut seule les mettre à l'abri d'une chasse d'interception et d'une D. C. A. qui descendent même des bombardiers à réaction. Les « Frelons » ne sont passés qu'en bénéficiant de l'effet de surprise.

Les techniciens allemands n'avaient retenu pour leurs engins que la fusée à poudre ou à liquides ; il semble bien que le statoréacteur lui fasse concurrence sur de nombreuses réalisations américaines.

La fusée se prête seule aux très grandes vitesses ; il n'est pas d'autre mode de propulsion qui puisse donner les 1.800 à 2.000 m.-sec. des V2. Elle se passe de dispositif auxiliaire de lancement. Sa poussée s'améliore avec l'altitude quand celle de tous les moteurs qui font appel à la combustion dans l'air ambiant tombe très rapidement et interdit leur emploi pour certaines applications, comme le combat à la très grande altitude qu'atteindront les avions-fusées.

Mais le statoréacteur, ce « tuyau de poêle volant », comprimant l'air qui le traverse sous le seul effet de sa vitesse, présente d'autres avantages. Les 1.000 m.-sec. environ qu'il peut atteindre suffisent à le protéger de l'interception ou des engins plus rapides encore qu'on pourrait diriger contre lui ; la rencontre à ces vitesses est trop peu probable. N'emportant que son combustible et utilisant l'air ambiant au lieu de l'oxygène liquide ou des composés chimiques de la poudre, sa consommation est très inférieure à celle des fusées ; elle permet des rayons d'action de plusieurs milliers de kilomètres. Enfin, ce combustible,

FUSÉES ET « ROCKETS », utilisés depuis plusieurs années déjà par les aviations alliées, ne sont pas téléguidés. Ils n'en ont pas moins rendu d'immenses services en Corée, notamment dans l'attaque des objectifs au sol. Mais les fusées sont également utilisées contre avions. L'une des vingt-quatre qui ont été tirées de l'avant de ce « Starfire » **(page ci-contre)** est assez puissante pour détruire le plus énorme bombardier actuel.

A Waltham (Massachusetts), ces appareillages complexes font partie d'un nouveau système — baptisé Raydac — destiné à l'étude du vol des engins téléguidés. Ces machines effectuent en quelques minutes des calculs qui demanderaient vingt à trente jours... à des techniciens.

pétrole ou gas oil, coûte beaucoup moins cher que les mélanges pour fusées à liquides ; il est aisé à emmagasiner dans les endroits les plus mal desservis, où l'oxygène liquide se conserverait mal sans une usine de production voisine.

Fusée et statoréacteur se partageront donc très probablement le domaine de l'engin guidé. La première équipera ceux dont on acceptera la faible portée en échange de la simplicité et de la réduction d'encombrement, ceux avec lesquels le fantassin poursuivra un char à 1 000 ou 1.500 mètres, ceux que l'avion emportera dans ses ailes ou en fuselage contre objectifs terrestres, navals ou aériens. Mais le second aura un rendement supérieur dans la propulsion des engins à moyenne ou grande distance, qui seront seuls à pouvoir pénétrer profondément dans l'intérieur des continents à l'époque où la guerre presse-boutons en aura chassé les avions.

Assailli de questions sur l'avenir des engins guidés, au cours de sa conférence de presse, le contre-amiral John H. Sides a dû reconnaître que tout engin dirigé par radio pouvait être brouillé par radio si l'adversaire avait la compétence nécessaire et y consacrait des moyens techniques et financiers suffisants. Mais les possibilités de réalisation d'engins échappant au brouillage n'en sont pas moins certaines.

La radio n'est pas le seul moyen de guidage. Les ondes lumineuses, et spécialement l'infra-rouge, invisible et traversant fort bien le brouillard, sont étudiées depuis plusieurs années pour la remplacer. Pour les engins à très grande portée, les Etats-Unis expérimentent de même la navigation astronomique avec sextant automatique pointé sur les étoiles qui dirigera l'engin sur l'objectif de longitude et de latitude choisies ; la puissance des dernières bombes atomiques s'accommoderait des quelques kilomètres de précision qu'on peut attendre de ce genre de guidage.

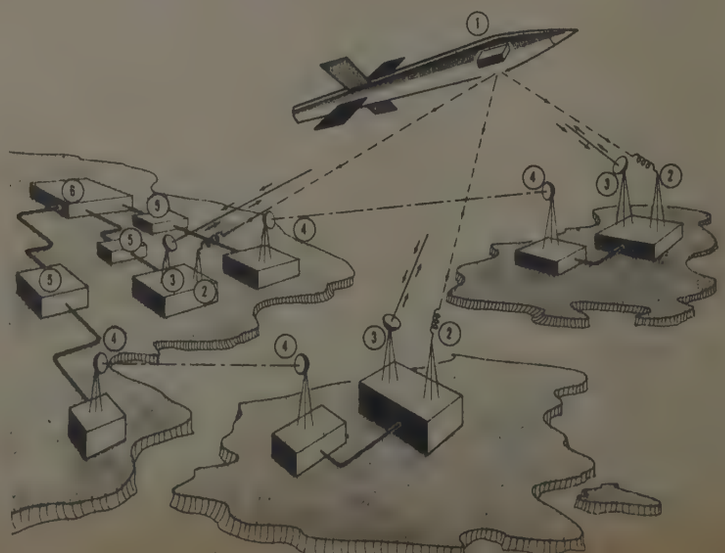
De toute façon, il est probable que plusieurs dispositifs de guidage seront retenus pour équiper le même engin et accroître la précision du lancement comme la difficulté du brouillage. Le téléguidage, à vue ou au radar, suffit dans la première partie du trajet. Mais à proximité de l'objectif des moyens plus précis s'imposent.

> Les techniciens allemands avaient commencé la mise au point d'un dispositif qui attirait l'engin sur les sources de gaz carbonique, et qui aurait servi aussi bien contre un échappement de moteur d'avion, une cheminée de navire, une usine et même une ville.

LE TÉLÉGUIDAGE INDIRECT FACTEUR DE PRÉCISION

Tel est le rôle du poste de télévision du « Hellcat », où l'on substitue au « téléguidage direct » par l'opérateur le « téléguidage indirect » par observation faite de l'engin. L' « autoguidage », qui remplace l'opérateur par une tête chercheuse mettant en œuvre des principes de « vision » différents, infra-rouges, ondes sonores, radar..., fera mieux encore.

Si les premiers essais coréens n'apportent guère de nouveauté dans l'immense domaine des engins guidés de tous types, ils ont au moins le mérite de souligner l'intérêt que l'Amérique marque à leur sortie rapide, qui n'a pas fini de dérouler ses conséquences dans les combats sur terre, sur mer et dans les airs.



Voici, schématisé, le fonctionnement du Raydac : de la fusée (1) un émetteur transmet à des récepteurs à terre (2) tous renseignements sur le comportement en vol de la fusée, dont un radar (3) contrôle la vitesse et la direction. Les indications qu'il reçoit sont retransmises par ondes ultra-courtes (4) jusqu'aux centres d'enregistrement (5), où entrent en action les appareils (6) dont nous publions en haut deux photographies.

L'OPINION D'ANDRÉ ROUSSEAUX SUR

NOSTALGIE DE PARIS

DE FRANCIS CARCO

C'ÉTAIT en août 1940. Les Allemands étaient à Paris. Francis Carco se trouvait à Nice. Je me souviens de l'y avoir rencontré l'hiver suivant. Il avait la nostalgie de ce Paris qu'il a aimé et qu'il aime plus que tout au monde. Nul ciel bleu a-t-il jamais valu pour lui un brouillard sur la Seine déchiré par le sifflet d'un remorqueur ou bien ces heures crépusculaires dont il a chanté tant de fois le charme équivoque ?

Ce n'est ni la nuit ni l'aube,
Mais cette heure où, dans Paris,
Les rôdeurs et les chiens maigres
Errent dans un brouillard gris.

Loin de Paris, il se mit à l'évoquer avec une poétique ferveur. Une fois de plus il suivait en imagination à travers des rues familières les chers fantômes qui furent ses amis de toujours, Villon, Verlaine, Apollinaire. De page en page il nous proposait un itinéraire sentimental qui nous conduisait, avec lui, du Cluny des coquillards à l'atelier de Dignimont, des quais de la Seine aux Halles et à la Grande Truanderie, des boulevards extérieurs à la butte Montmartre.

C'est cette évocation, enrichie de photographies de Marc Foucault, qui est publiée aujourd'hui sous le titre *Nostalgie de Paris* (Gallimard). Francis Carco y a retrouvé une de ses inspirations les plus heureuses.

Le Paris de Carco est une ville où les âmes des poètes tiennent au moins autant de place que le détail pittoresque et l'anecdote réaliste. Ce qu'on aime à trouver surtout dans les tableaux ainsi tracés, ce sont des touches presque insaisissables, comme d'un peintre qui travaillerait avec les couleurs du temps : « Je songe à ces ciels gris d'hiver, si tendres, si délicats, qu'on éprouvait hier autant de pénétrante ferveur qu'aujourd'hui de résignation à se rappeler. La lumière effleure d'une touche légère l'ardoise des toits, la corniche d'un palais, la cime d'un arbre... Il a plu. Sur la ville, de lentes vapeurs se nouent et se dénouent. Le vent hésite à les chasser. » Francis Carco n'est jamais meilleur écrivain que lorsqu'il est inspiré par l'âme subtile de Paris.

C'est un thème auquel il est revenu tout au cours de sa vie. La nostalgie de Paris est liée pour lui à la nostalgie de sa jeunesse, du temps où, de Montmartre au Quartier latin, il menait la vie des rapins et des poètes impécunieux. C'était avant l'autre guerre, avant le déluge, comme dit l'autre.

On a fait beaucoup de littérature, trop peut-être, avec cette légende des jeunes gens d'environ 1910 : les valses chaloupées des bals musette, les soirées du *Lapin agile*, l'accordéon de Frédé, sa pipe et son bonnet de lapin, la cidrerie d'Hubert, rue de l'Hirondelle, les cafés de la rue de Bucl. Mais quand c'est Francis Carco qui évoque ces choses-là il peut nous faire oublier que certaines anecdotes sont trop usées, tant elles sont envahies de poésie quand il les ranime.

Il faudrait remonter à certains de ses poèmes les plus anciens, ceux de *la Bohème et mon cœur*, pour retrouver, tout près de sa source, cette nostalgie de la rue parisienne, que nuance le sentiment un peu amer de la vanité de la vie qu'on y mène nuit et jour.

Le soir, avec la pluie,
Je souffre, je pleure,
Je crois tromper mon ennui
Qui toujours demeure
Et, jusqu'au jour, me poursuit.

Des vers à la prose, la même mélancolie rêveuse circule et résonne. Le thème de la nostalgie de Paris, chez Carco, est comme le vent d'automne qui fait lever un vol de feuilles mortes. Je songe à ce coup de vent qui passe dans une page de *la Rue* :

Le vent s'était levé. Il secouait, entrechoquait les branches avec des plaintes, des sifflements, et pendant près d'une heure, passant et repassant devant des bars, des cafés, des brasseries d'où s'échappaient des airs de jazz, de phonographes, j'errai en quête de je ne savais quoi.

La Rue, Paname, combien d'autres titres dans l'œuvre de Carco nous rappellent cette fidélité invincible au charme de Paris ! Mais est-ce seulement de charme qu'il s'agit ? Pour Carco, il n'existe pas de ville au monde qui, comme Paris, permette de s'isoler au sein des foules ou de partager avec elles cette chaleur, cette sécurité dont tout homme a besoin comme d'un lieu d'asile. Paris n'est pas seulement pour lui une réserve de paysages incomparables : c'est un lieu d'élection pour certains mouvements du cœur.

★ L'OPINION D'YVES GANDON SUR

« DON JUAN », « SCAPIN » ET « ROBINSON »

DANS la même soirée, la Comédie-Française nous a apporté tour à tour satisfaction et déception. Disons tout de suite que le spectacle nous a paru bien long dans sa seconde partie. On n'a pas l'habitude de bâiller avec Molière. M. Jean Meyer a failli nous y contraindre.

Le rideau se levait sur ce *Don Juan* qui, depuis sa création, connut toutes les cabales. L'auteur y tournait-il en dérision les choses saintes ? Il est impossible de le penser aujourd'hui. Dès le premier acte, si je puis dire, la damnation du héros est en vue, et au XVII[e] siècle on ne plaisantait pas, au moins ouvertement, avec ces choses-là. C'est un réprouvé dont Molière s'attache à nous tracer la figure.

M. Jean Debucourt, qui tient le rôle du *burlador*, a fort bien compris ce côté du personnage. Blond, pâle, hautain, vêtu de noir avec une élégance de haut ton, il n'a qu'à paraître pour faire frémir et pâmer celles qu'il désire. Son intelligente composition a cependant un petit défaut : ce débauché supérieur paraît incurablement triste. Or Don Juan est gai, et même si sa gaîté est factice, elle doit donner l'impression du naturel. Le Don Juan de Jean Debucourt manque de panache et de forfanterie. Sa distinction romantique devrait se nuancer d'une désinvolture qui la rendrait plus humaine.

Pour louer le Sganarelle de Ledoux il faudrait en revanche trouver des superlatifs. Poltron, cupide, lâche avec les puissants, le prenant de haut avec les faibles, et en même temps bonasse, cordial, redoutant le courroux du ciel, bavard, sentencieux, mais non dénué d'esprit de repartie ni même d'esprit tout court, Ledoux a rendu chaque particularité du coquin de valet avec une admirable force comique.

Du reste de l'interprétation il faut détacher le noble Don Louis de M. Yonnel et la frémissante Elvire de Maria Casarès. Décors et costumes de Suzanne Lalique unissent le bon goût à l'éclat. A tout prendre, spectacle satisfaisant.

Je n'en saurais dire autant des trois actes des *Fourberies de Scapin*, déplorablement étirés et ralentis par la mise en scène et l'interprétation de Jean Meyer. Comment personne n'a-t-il su ou osé dire à cet acteur intelligent et laborieux qu'il faisait fausse route ? Il n'est pas, il est à craindre qu'il ne soit jamais un Scapin convenable. Il lui manque la volubilité du débit, la souplesse des mouvements, une certaine folie aimable et cette effervescence clownesque, acrobatique par quoi Daniel Sorano nous avait tant émerveillés au Grenier de Toulouse. Et le plus grave est que, dans un admirable décor maritime de Suzanne Lalique, déjà nommée, toute l'interprétation a subi la contagion de sa lenteur. Seuls Denis d'Inès et Georges Baconnet tiraient à peu près leur épingle du jeu. M[me] Micheline Boudet, si allante d'ordinaire, rit sans conviction ; Robert Hirsch paraît vite

★ L'OPINION DE ROBERT KEMP SUR « MOZART »

Le « livret » du *Mozart* que M. Sacha Guitry écrivit pour Reynaldo Hahn, pour Mme Yvonne Printemps et pour soi-même voilà déjà longtemps m'avait laissé quelques souvenirs attendris. Quand, dans l'encadrement de la porte du salon, Mme Yvonne Printemps apparut, les larmes emplirent mes yeux. C'était bien « l'enfant unique » de la poésie musicale, de l'amour-mélodie, de l'esprit des sons...

Cette fois, par suite d'une décadence de l'interprétation, dont l'exquise Graziella Sciutti n'est pas responsable, je me hâte de le dire, mais bien ceux qui, pour ses débuts à Paris, l'ont chargée, en dépit de sa petite taille et d'une féminité évidente, d'incarner un jeune homme de vingt ans, et aussi du « parlé » trop lourd et trop « lyrique » de certains interprètes, j'ai été cruellement affligé par les défauts du texte. J'ai écouté un parlé d'opérette, des vers qui semblaient détachés de la spirale d'un mirliton... Ces voix appuyées, cette diction pesante sont presque nécessaires dans le genre hybride de l'opéra-comique ancien. Nécessaires pour éviter de trop violentes ruptures, des contrastes choquants entre ce qui se dit et ce qui se chante. Lucien Fugère, qui fut un virtuose du genre, m'a souvent expliqué, avec des exemples, comment il fallait sortir du parlé normal pour préparer la ritournelle et l'air ; comment il fallait en sortir. Du reste les chanteurs qui ont à parler *le Pré-aux-Clercs* et *Carmen,* on le sait trop, ne savent pas prendre la voix, n'ont pas acquis la souplesse du comédien. On les excuse. Dans *Mozart,* où il y a si peu de chant et tant de dialogues, ce style artificiel ne s'imposait pas... Il a paru détestable...

Et l'ont a vu, tout nus, la naïveté, l'artifice, par instants la platitude et la niaiserie de ce livret. Les amis de Mozart, plus nombreux et ardents que jamais, et notre dernier « Prix Nobel » en tête, pourront-ils admettre, sans les envoûtements, sans la taille élancée d'Yvonne Printemps, ce cadet de Chérubin, cet enfantelet qui, en 1778, avait vingt-deux ans ? Dans ce petit Faublas, ce petit Richelieu (pas le cardinal...) casse-cœurs et en même temps virginal, reconnaître Mozart à son second voyage à Paris, leur Mozart sensible et chaste, et le verront-ils sans horreur convoiter plusieurs femmes à la fois ? Comme Chérubin, direz-vous, convoite Suzanne, la comtesse et la petite jardinière ?... Oui, mais la quinquagénaire Mme d'Epinay !... Admettront-ils Mozart chantant en 1778 l'un des airs de *Cosi fan tutte,* douze ans d'avance ? Croiront-ils que Grimm ait entre les mains *le Mariage de Figaro* de Beaumarchais trois ans avant les Comédiens Français et six ans avant la première ?... Un langage aérien et gracieux excuserait peut-être ces entorses à la vérité et ces anachronismes percutants... Hélas ! Le peu qu'il y a d'esprit dans la pièce se concentre dans le rôle de Grimm... Et, se souvenant trop du germanisme de Grimm, le librettiste ne lui a prêté que de lourdes ruses de sanglier...

Une autre façon de tout sauver, c'eût été de multiplier les emprunts à Mozart. Le peu que nous entendons de Mozart est, en effet, ravissant... Sans cela, l'ennui serait sans relâche ; la façade serait sans fenêtres... Quant à la partition originale de Reynaldo Hahn, je suis forcé de constater aujourd'hui — je le voyais moins à la création — qu'elle ne vaut pas *Ciboulette* ni *Brummel...* que Mozart y chante des romances délicates, mais d'un style qu'il eût exécré.

A Aix-en-Provence, cet été, j'ai été émerveillé de la grâce, du goût, de la musicalité exquise de Graziella Sciutti — la plus ravissante Suzanne des *Noces* que j'aie entendue. Elle n'a perdu aucun de ses dons. La voix est agile, claire, émue quand il faut ; mais Mlle Sciutti est née pour la bonne musique. Dans l'air de *Cosi fan tutte* je l'ai retrouvée tout entière ; ce fut léger, net, rythmé, joyeux, malicieux... Ce fut de la musique pure... Mais je l'ai dit : elle n'a rien d'un garçon de vingt ans, ni de quinze, si nous consentions au truquage. On lui a donné des partenaires de taille supérieure à la sienne. Elle dit le poème, si je puis utiliser ici ce noble mot, avec intelligence, application : en chanteuse. Mon admiration pour elle est intacte, et je suis heureux de la voir chez nous. Mais, vite, qu'on lui fournisse une occasion meilleure... Et elle nous enchantera.

J'aime mieux ne rien dire des autres. Ni de l'orchestre, insuffisant. Pourquoi chagriner des artistes dont quelques-uns sont des amis ou ont reçu souvent mes louanges ? A l'impossible nul n'est tenu ; et « impossible » est le qualificatif qui s'applique, comme de cire, au livret de *Mozart...*

Le mobilier est joli ; les trumeaux, agréables ; les robes, plaisantes. L'œil retrouve le vrai XVIIIe siècle. L'oreille ne sait trop où elle est.

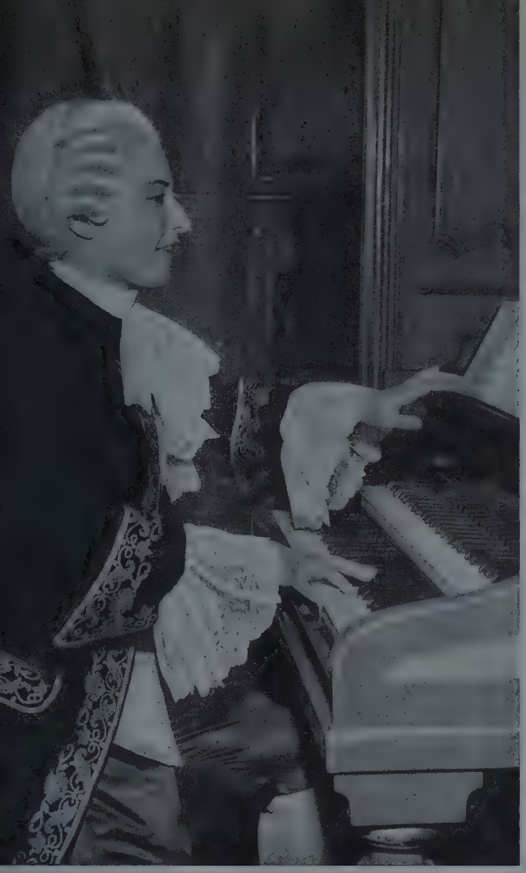
L'OPINION D'YVES GANDON (SUITE)

découragé de ses pitreries. Un désastre, enfin !

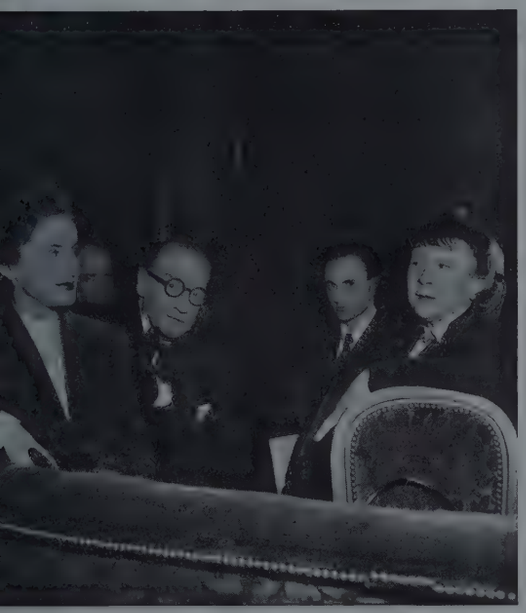
Avec tout le respect dû à un écrivain et à un poète de la qualité de Jules Supervielle, on se voit contraint de lui dire que son *Robinson,* au théâtre de l'Œuvre, est une pièce peu défendable. Car il faut bien supposer qu'il porte son ambition au delà de l'esthétique du théâtre pour patronages, et c'est irrésistiblement à cette esthétique particulière que le spectateur est constamment ramené. J'avais déjà vu *Robinson,* il y a trois ou quatre ans, représenté par une troupe d'amateurs, et j'avais attribué, pour une bonne part, à la faiblesse de l'interprétation l'espèce d'accablement qui s'était emparé de moi. Aujourd'hui l'hésitation n'est plus possible. Le premier et le troisième actes sont d'une gentillesse sucrée, toute proche de l'insignifiance. Quant au deuxième, s'il contient quelques heureuses trouvailles, dans l'ordre de l'humour et de la bouffonnerie, le ton n'en est pas égal. J'ose à peine parler des parties « poétiques » de l'ouvrage. M. Jules Supervielle a entremêlé ses dialogues en prose de couplets en octosyllabes fort libres, ce qui ne les empêche pas de donner souvent l'impression de la cheville. La pièce pourrait se résumer en trois phrases. Premier acte : Robinson fuit la boutique de son père le drapier et s'engage sur un bateau de commerce parce qu'il se croit trahi par sa fiancée, Fanny. Deuxième acte : Robinson, dans l'île, rencontre son oncle le navigateur, père de Fanny, et, avec Vendredi, découvre une mine d'or, puis fait retour au pays sur une frégate anglaise. Troisième acte : dix-huit ans ayant passé, Fanny est morte, mais Robinson épouse sa fille.

Je ne sais si Jules Supervielle a voulu mettre des intentions métaphysiques dans cette naïve histoire. Je ne les y ai point vues. Charles Dechamps, Jacques Dasque, Georges Amivel et Grégoire Aslan assument leurs rôles respectifs avec intelligence et bonne humeur. Dominique Blanchar aurait intérêt à animer une diction par trop monotone. Restent les décors de Wakhévitch : des merveilles de goût et de couleur. Et la musique d'Henri Sauguet est bien plaisante.

Sganarelle (Ledoux), le Commandeur (Jacques Servières) et Don Juan (Jean Debucourt).



Le charmant Mozart de 1952, Graziella Sciutti **(en haut, à gauche)** ne peut faire oublier celui de 1926, Yvonne Printemps (ci-dessus), qu'entouraient alors Sacha Guitry et Germaine Gallois.



M. Sacha Guitry, Mme Lana Marconi **(à gauche)** et Mme Jeanne Fusier-Gir **(à droite)**. — Ci-dessous : Mme Simonne Volterra et Graziella Sciutti.

CE SOIR-LA, A MARIGNY...

PAR MARCEL IDZKOWSKI

Le 2 décembre 1925 *Mozart* a été représenté pour la première fois au théâtre Edouard-VII. Ce fut une soirée triomphale !

Notre ami Alex Madis, dont on sait l'affection pour Sacha Guitry, est aussi son plus fidèle historiographe : il publia dans *Sacha* (Editions de l'Elan) de nombreuses confidences qu'il recueillit des lèvres de Sacha.

Alex Madis nous conte ainsi dans son livre comment naquit *Mozart*. Lucien Guitry était très malade. Sacha, un soir, lui rend visite, et au moment de quitter son père, celui-ci, qui est naturellement au courant des projets de Sacha, le rappelle et murmure comme dans un état d'hypnose :

« Fais *Mozart*. »

Le lendemain Lucien Guitry n'était plus. « Prostré, Sacha se hâta de suspendre les représentations de sa dernière pièce et alla se recueillir à Evian. Heureusement, les dernières paroles que son père lui avaient adressées étaient : « Fais *Mozart*. »

» Et c'était comme un écho qui s'éveillait en lui. Alors, au bout de quelque temps, parvenant à se ressaisir, il se mit à écrire *Mozart*... »

Sacha propose à André Messager d'en écrire la musique et, après son refus, câble à Reynaldo Hahn : « Voulez-vous avoir un four avec moi ? » Ce « four » fut un tel succès que Messager écrivait dans *le Figaro* au lendemain de la générale : « Sans faire de pastiche Reynaldo Hahn a su si bien marier son style personnel à celui de son modèle qu'on ne sait plus très bien où se fait la soudure. »

Je me souviens encore de Reynaldo Hahn dirigeant à Cannes et à Deauville un cycle Mozart et, si je n'eus pas l'honneur d'approcher l'illustre maître, j'eus souvent l'occasion de parler de lui avec son fidèle disciple Louis Beydts, qui dirige actuellement l'Opéra-Comique.

« Ce musicien-né, dit Louis Beydts, donna son premier ouvrage lyrique à l'Opéra-Comique alors qu'il avait à peine vingt-cinq ans, mais déjà il avait écrit de charmantes partitions. Cet homme, qui savait tout, qui fut l'ami de Proust et qui s'amusa à traduire des romans anglais, était un ami d'une fidélité exemplaire. »

Quelques-uns de ses mots — souvent féroces — sont célèbres :

On parlait devant lui d'une comédienne réputée pour sa saleté. Un ami conciliant lance :

— Mais elle se lave maintenant !

Et Reynaldo coupe :

— Trop tard !

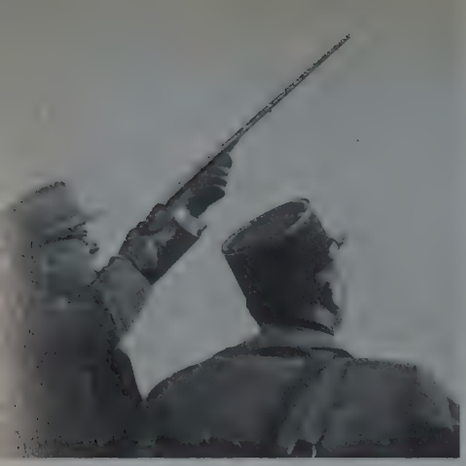
Reynaldo, sortant de l'Opéra-Comique, est poursuivi par une admiratrice forcenée qui se précipite vers lui alors qu'il cherche à la distancer.

— Maître, comment allez-vous ?

— Très vite !

En retrouvant l'autre soir *Mozart* à Marigny nous étions quelques-uns à évoquer nos souvenirs — le privilège de l'âge — mais nous étions tous unanimes à louer la somptuosité de Mme Simonne Volterra, qui monta la comédie de Sacha Guitry avec autant de luxe que de bon goût. Dans sa loge, Sacha Guitry applaudissait Graziella Sciutti, Roger Gaillard, Roland Bourdin, et nous pensions aux lignes que Sacha inscrivit à la tête de la brochure où parut *Mozart*, rendant hommage à son père et à la créatrice de son œuvre :

A
celui
qui n'est plus,
qui déjà n'était plus,
mais qui te protégeais,
le soir où tu créas Mozart
inoubliablement.



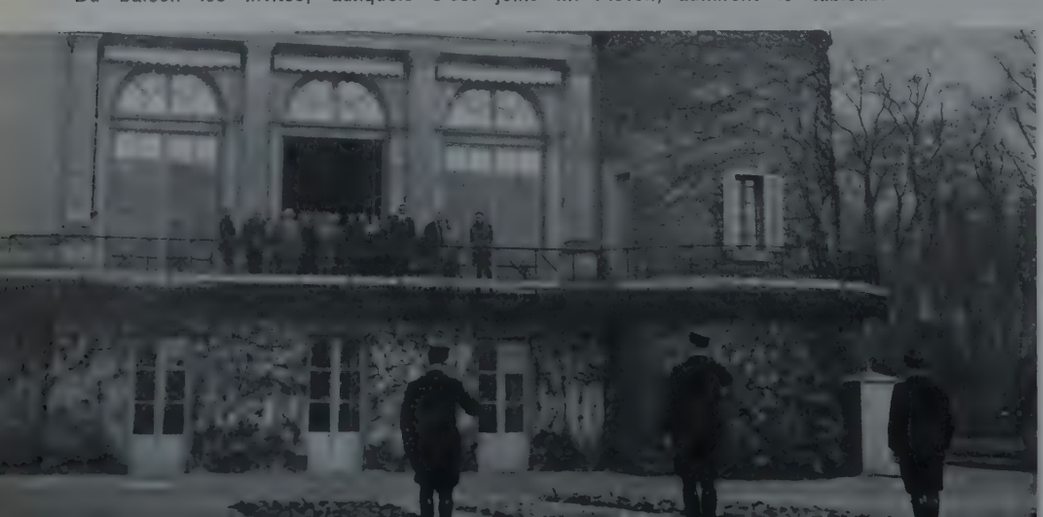
Le président Auriol s'est une fois de plus affirmé comme un tireur d'élite au cours de cette chasse. Saisis en pleine action, voici le maréchal Juin et, **ci-dessous,** le général Schow, **à gauche**, et le major général Oen.

LE GRAND ÉTAT-MAJOR ATLANTIQUE CHASSE A RAMBOUILLET

Périodiquement, le président de la République invite les membres des corps constitués ou des groupes de personnalités à chasser sur le domaine de Rambouillet. Le dimanche 16 novembre il avait convié l'état-major atlantique. Autour de M. Vincent Auriol, qui est, on le sait, un excellent fusil et qui le prouva une fois de plus en cette circonstance, on notait parmi les chasseurs : M. Rotinat, président de la commission de la Défense nationale du Conseil de la République ; le maréchal Juin, le major général Oen, le contrôleur Le Bigot, le Rear Admiral F. Coe, le général Schow, le Rear Admiral Capponi ; les brigadiers généraux Beishline, Bertoni et Biddle ; l'Air Commodore Cozens, le brigadier Sir James Gault, le colonel Nicolini. Le temps était beau, mais très froid. Il y eut quatre battues, et les officiers du grand état-major européen montrèrent qu'ils étaient des tireurs entraînés. La fusillade crépitait et M. Vincent Auriol s'exclama en riant : « On se croirait dans le maquis. »

A l'issue des battues le président retint à déjeuner ses hôtes, auxquels s'était joint M. René Pleven, ministre de la Défense nationale.

Du balcon les invités, auxquels s'est joint M. Pleven, admirent le tableau.



Les états généraux siégèrent dans l'ancienne égli devenue Bourse de commerce.

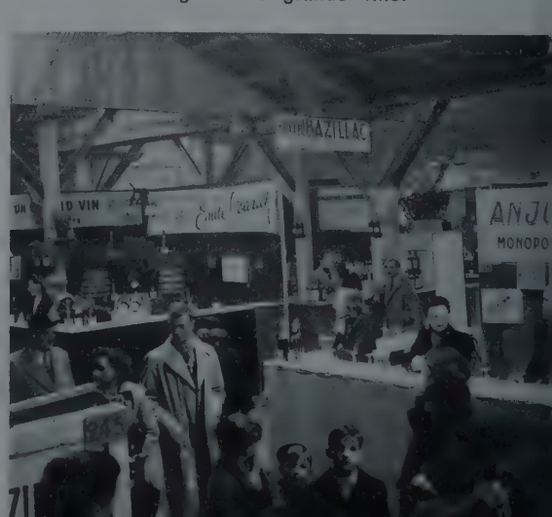
AU IIIe CONGRÈS DES ÉTATS GÉNÉRAUX DE LA GASTRONOMIE FRANÇAISE

MM. Georges Septembre, chef de cabinet d président Pinay, Vincent Bourrel, secrétair général de la S. N. C. F., Gaston Gérard ancien ministre, le chanoine Kir, député-mair de Dijon, Paul Vialar, président de la Société des Gens de Lettres, le général Billotte on approuvé le projet de

CRÉATION D'UN MUSÉE DE LA GASTRONOMIE A DIJON

Il serait tout à fait inexact de se représenter le états généraux de la gastronomie française, qu pour la troisième fois viennent de s'assembler Dijon, comme une suite de festivités « d bouche ». Ce fut, en vérité, un très sérieu congrès, où l'on étudia avec beaucoup de soin de questions très sérieuses. Car la gastronomie, dont

La Bourgogne n'a pas oublié, à sa foire, les autre régions de grands vins.



Gaston Gérard remet à M. Paul Vialar les insignes de l'ordre des Cordons bleus.

t facile de plaisanter telle ou telle manifestation
'on peut juger exagérément théâtrale, n'en est pas
oins liée à la prospérité du pays. Elle intéresse
griculture et aussi quantité de commerces et
industries. Elle est inséparable du tourisme, dont
sait quelles sources de revenus il constitue pour
économie française. Sur les paquebots, sur les lignes
riennes, la cuisine raffinée contribue à l'utile
portation du prestige national.

Les états généraux ont donc abordé d'importantes
estions, sur lesquelles ils ont émis des vœux dont
souhaite que les pouvoirs publics tiennent grand
mpte, car ils sont le fruit des travaux de spécia-
tes qualifiés. Nous nous bornerons à indiquer les
incipaux : demande d'une large attribution de
édits d'équipement à la chaîne frigorifique, défense
la cuisine française par une vaste propagande,
r l'éducation des ménagères, la profession de
staurateur étant réservée à des professionnels
evetés ; statut du camping, meilleure protection
s stations thermales et balnéaires, détaxations
assives en faveur du tourisme populaire.

Enfin, les états ont demandé la création à Dijon
un musée de la gastronomie, car il n'en existe
cun au monde. La proposition fut acclamée
enthousiasme. Cette session coïncidait avec la
lèbre foire gastronomique, qui, chaque année, fait
courir les visiteurs dans la capitale de la vineuse
urgogne. Elle s'acheva par un banquet, auquel
nquait malheureusement le prince Curnonsky,
pêché. Les maîtres cuisiniers de la région s'étaient
rpassés et ajoutèrent un fleuron à la gloire de cette
étropole provinciale qui sent, comme on l'a dit, la
utarde, le pain d'épice et le cassis.

Une promotion de la commanderie des Cordons
eus eut lieu à l'occasion de la foire et des états.
s hommes de lettres, journalistes, hôteliers, chefs
cuisine et gastronomes furent « honorés » — entre
tres, Paul Vialar, Pierre Scize, Raymond Souplex.

Un groupe de journalistes parisiens au bar de l'hôtel de La Cloche.

On peut tromper tout le monde pendant un moment ; on peut tromper quelques personnes pendant plus longtemps ; on ne peut jamais tromper tout le monde indéfiniment,

NOUS DIT M. HENRI HÉNAULT

NOUVEAU PRÉSIDENT DE LA FÉDÉRATION FRANÇAISE DE LA PUBLICITÉ

La Fédération française de la publicité, que fonda M. Maillard, vient de se donner un nouveau président en la personne de M. Henri Hénault.

Celui-ci, président-directeur général de l'agence « Synergie » depuis sa fondation, c'est-à-dire depuis vingt ans, ingénieur, ancien élève de l'Ecole centrale, licencié en droit, était déjà vice-président du Syndicat national des agents de publicité et délégué adjoint de la France à l'Union internationale de la publicité.

Dans son bureau de la rue Paul-Baudry, le nouveau président a bien voulu nous indiquer comment il conçoit les tâches qui s'offrent à lui.

« Il y a d'abord l'organisation de la profession. Dans ce domaine — comme dans beaucoup d'autres — mon prédécesseur, M. Bernard de Plas, a obtenu de remarquables résultats, et là je n'ai vraiment qu'à parfaire son travail.

» Au point de vue économique, pour donner à la publicité sa vraie place il importe d'abord de bien faire comprendre au public ce qu'est la publicité, aux annonceurs comment ils doivent l'utiliser.

» Trop souvent l'on objecte encore que la publicité grève le prix des produits. En fait, la publicité représente dans l'économie moderne un accélérateur des échanges, un moyen de développement de marchés nouveaux ou élargis. Or de tels marchés sont eux-mêmes nécessaires en présence de moyens de production eux-mêmes accrus. Mais, si l'on y regarde de près et objectivement, même dans le cas de campagnes importantes et spectaculaires qui sont aussi souvent parmi les mieux gérées, les pourcentages de publicité représentent toujours une part très minime des prix de revient, compensée et au delà par l'abaissement de ces prix que permet l'augmentation des ventes.

» A condition, bien entendu, qu'il s'agisse d'un bon produit, car seul le bon produit peut accroître durablement sa notoriété et ses ventes.

» Il y a cependant une autre condition au succès d'un lancement publicitaire : c'est qu'il soit effectué suivant les meilleures techniques, qui deviennent de plus en plus précises et complexes, de la publicité. C'est là précisément le domaine des publicitaires professionnels.

» Il convient aussi, poursuit le nouveau président, et c'est le troisième problème auquel je compte m'attaquer, de développer la publicité sur le plan national et international.

— La propagande ?

— Je sais. C'est un mot qui sonne mal. Mais ce n'est pas parce qu'il a, pendant quelques années, été détourné de son sens qu'il doive nous masquer la réalité. Or c'est un fait qu'une propagande intelligente porte toujours ses fruits. Si donc, dans les affaires privées, nous travaillons avec les annonceurs, il y a tout un domaine où nous souhaitons apporter notre collaboration aux pouvoirs publics : lancement d'emprunts, organisation de la productivité.

— Et comment se présente votre profession au point de vue social ?

— Ce sera là aussi une de mes occupations majeures. Mais je vous ai déjà dit que l'organisation professionnelle a été fort poussée chez nous : cela facilitera beaucoup ma tâche. Dans quelques semaines, je l'espère, une convention collective sera signée qui pourra régir ensuite toute la profession. »

Comme nous évoquons les rapports de la presse et de la publicité, M. Hénault repartit :

« Que nous soyons étroitement solidaires, c'est l'évidence. La presse a besoin de la publicité, mais sans la presse la publicité perdrait l'un de ses meilleurs moyens de s'adresser à l'ensemble des consommateurs. Presse et publicité doivent s'entr'aider et se développer ensemble. Les publicitaires souhaitent à cet égard que les renseignements qui leur sont fournis par les organes de presse sur leur diffusion deviennent de plus en plus précis et concrets, portant, par exemple, non seulement sur les chiffres de cette diffusion, mais sur son analyse qualitative quant à la répartition géographique, par classes, professions, etc.

— Pensez-vous que la publicité française ait à transformer ou à développer ses méthodes ?

— Il y a toujours des progrès à faire, mais, disons-le sans fausse modestie, nous n'avons pas en France à faire un complexe d'infériorité ni à nous considérer comme tellement en retard sur quiconque. La publicité française, que les années de guerre avaient réduite presque à néant, a refait, depuis la libération, un magnifique chemin. J'ai la conviction qu'elle le poursuivra et se développera de plus en plus, dans la qualité et l'efficacité, au service des producteurs, des consommateurs et de l'intérêt général, en remplissant le rôle qui est le sien et que l'on ne saurait mieux définir que par cette formule :

« La publicité fait acheter mieux, fait vivre » mieux ! »

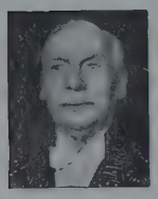
PETITES CHRONIQUES

LA CAMPAGNE DU TIMBRE ANTITUBERCULEUX

Toujours préoccupé des graves problèmes que pose la santé du pays, le président Vincent Auriol a reçu M. Guérin, vice-président du Comité national de la lutte antituberculeuse. Celui-ci lui a présenté les timbres qui seront mis en vente pour la prochaine campagne.

NÉCROLOGIE

Le comte de Chambrun



Un grand diplomate français vient de disparaître en la personne du comte Charles-Louis Pineton de Chambrun, décédé le 6 novembre en son domicile parisien.

Né en 1875, ce descendant de La Fayette avait fait ses débuts dans la carrière en 1901, comme attaché autorisé à Rome auprès du Saint-Siège. Après un passage aux ambassades de Berlin et de Washington, il demeura à Saint-Pétersbourg en qualité de premier secrétaire, de 1912 à 1917. Il y fut notamment sous les ordres de Maurice Paléologue, à qui il devait succéder, en 1946, à l'Académie française. Après avoir accompagné le maréchal Foch dans le voyage que le grand soldat fit aux Etats-Unis en 1921, Charles de Chambrun avait été nommé deux ans plus tard ministre de France à Athènes, puis en 1928 ambassadeur à Ankara. Enfin, représentant de la France à Rome de 1933 à 1936 il s'y était employé avec succès à maintenir entre les « sœurs latines » des relations normales.

Le Professeur Rouvière, le Docteur Ramond

La mort quasi simultanée du professeur Henri Rouvière et du docteur Louis Ramond est un symbole. Ces deux hommes sont comparables par le génie pédagogique qui les habitait. Certes, l'un et l'autre furent d'abord médecins, mais ils furent l'un et l'autre possédés par la volonté d'enseigner, ce qu'ils firent avec un égal succès. A vrai dire, le parallèle s'arrête là. Le professeur Rouvière, en effet, enseignait l'anatomie, dont il laisse un admirable traité. Il est aussi l'auteur d'ouvrages philosophiques qui montrent que la matière inerte, si assidûment fréquentée, n'avait pas entamé sa foi.

Médecin des hôpitaux, consultant recherché, le docteur Louis Ramond se mit tout naturellement à faire profiter le peuple étudiant des trésors de ses connaissances. Il décrivait le mal avec la plus grande simplicité, mais aussi avec le plus grand soin, toujours à propos d'un malade bien défini, un malade qu'il présentait chaque fois qu'il le pouvait, qu'il faisait parler, dont il montrait les symptômes un à un, ceux qu'on voit, ceux qu'on sent, ceux qu'on palpe, ceux qu'on dépiste au laboratoire. Il discutait encore les erreurs possibles dans le diagnostic ou la conduite du traitement. Le remarquable succès qu'obtint la publication de ces conférences matérialise bien leur valeur. A propos des *Cliniques de Ramond*, le nom de Trousseau fut souvent prononcé ; cet hommage était le plus grand qu'on pût lui décerner.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA VIE DES BONAPARTE :

F. Charles-Roux, *Rome, asile des Bonaparte* (Hachette, 256 pages). Ancien ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, M. Charles-Roux a recueilli dans les archives de ce poste une documentation inédite et fort curieuse sur la vie que menaient les Bonaparte dans la Ville Eternelle et la surveillance dont ils furent l'objet sous la Restauration. Pour les agents français de cette époque, ce sont « madame Letizia », « monsieur Jérôme », « monsieur Louis », « monsieur Lucien » (Joseph Bonaparte, resté aux Etats-Unis, est le seul prince manquant). Encore ce « monsieur » devient-il « le sieur » après la mort de l'Empereur. Leurs déplacements sont soumis à l'autorisation des alliés ; seul Chateaubriand, ministre des Affaires étrangères, déroge à cette obligation.

L'hospitalité donnée à cette famille par le Saint-Siège n'empêcha pas les deux fils de Louis de faire cause commune avec les Italiens insurgés contre le pouvoir pontifical. Napoléon-Louis écrivit même au pape Grégoire XVI une lettre insolente pour l'inviter à abdiquer ! Son frère, Louis-Napoléon, commençait ainsi une carrière politique qui devait le mener loin. Après s'être insurgé contre le Sacré Collège et contre le pape, ce Bonaparte, devenu président de la République française, fera assiéger Rome pour l'enlever à des républicains et la rendre au Saint-Siège. L'Empire rétabli, le fils nouveau-né du souverain aura le pape Pie IX pour parrain. Comme le dit M. Charles-Roux, la logique des événements historiques n'est pas toujours apparente !

Un livre savoureux, écrit d'une plume alerte où se retrouvent tous les dons d'historien mis en valeur par les nombreux ouvrages consacrés par l'auteur à l'ère napoléonienne et au monde oriental.

LA BIOLOGIE :

Docteur Maurice Vernet, *la Vie et la Mort* (Flammarion, 298 pages). Laissant de côté à la fois les perspectives théologiques et le point de vue agnostique, l'auteur développe ici des conceptions qui vont à l'encontre des théories de Hæckel et de Dastre. Il s'attache à démontrer que les conditions de la vie ne sauraient être confondues avec la vie elle-même qui est une énergie différente de l'énergie des physico-chimistes.

Il regarde comme une nécessité biologique d'admettre, au-dessus de l'esprit et du corps, un principe énergétique d'activité qui leur est commun, celui de l'âme. La mort prend une signification profonde, en tant qu'elle dissocie le mécanisme, purement biologique, qui conditionne la vie du corps et la vie de l'esprit de ce principe énergétique, l'âme, dont les pouvoirs nous montrent le caractère immortel.

Sans doute l'homme n'a-t-il pas fini de se poser l'éternelle question du « pourquoi » de la vie et de la mort, autrement dit de sa destinée. Mais, s'il ne peut prétendre à la connaissance de la cause première, du moins peut-il espérer saisir le « comment ». On a dit fort justement : si nous savions tout, nous ne serions plus hommes.

On notera au passage des réflexions singulièrement pertinentes sur les illusions que font naître les « machines à penser » de cet âge des robots qui est le nôtre. Devant la perfection de ces mécanismes, on est trop enclin à découvrir des analogies avec l'activité du cerveau humain. L'homme peut maintenant réaliser des machines capables de simuler les opérations de la pensée. Mais c'est lui qui les construit et leur donne les moyens de fonctionner. La faculté créatrice et la liberté qu'elle comporte n'appartiennent qu'à lui.

Albert Mousset.

COURRIER MUSICAL

Musiques de novembre

Novembre, prétexte à l'exécution d'oratorios et de musiques funèbres, n'a pas manqué à ses traditions. Aussi avons-nous retrouvé, aux dates prévues, tel ou tel *Requiem* que les associations symphoniques ont dans leur matériel disponible, les instrumentistes, dans leurs doigts, les choristes, dans leur gosier. A saluer, pourtant, quelques tentatives d'originalité : deux grands musiciens français du passé, Lalande et Marc-Antoine Charpentier, trop souvent oubliés, et remis à leur place en ces circonstances endeuillées.

Ce fut encore une quasi-nouveauté que l'audition de l'oratorio de Hændel, *Israël en Egypte*. Faut-il donc la venue de l'Académie de musique de Detmold pour que les Parisiens fassent la connaissance de cette extraordinaire partition ? Avec la hardiesse architecturale de son double chœur et de ses dispositions rythmiques, la vivacité et la robustesse de son coloris pictural, la vie intense de son déplacement dramatique, l'ouvrage forme une suite de fresques sonores dont les majestueuses proportions et le souffle poétique restituent l'épopée biblique en sa grandeur sacrée. L'Académie de musique de Detmold est, par nature, désignée pour les ferveurs et les dévotions qui conviennent à ces grandes œuvres chorales et symphoniques, où l'esprit de patience et d'abnégation doit dominer les plus sûres techniques. M. Kurt Thomas, chef de ce jeune conservatoire d'une petite ville d'Allemagne, ses solistes — Mme Lore Fischer en tête — son orchestre, ses chœurs viennent de nous en donner le meilleur témoignage.

Quelques jours plus tard nous applaudissions la rentrée de l'orchestre féminin Jane Evrard au concert organisé sous l'égide de l'Union nationale des Soroptimist-Clubs de France. De brillantes solistes — Marie-Thérèse Holley et Lucette Descaves — ont contribué à l'éclat d'une soirée que Lily Laskine enchanta, à son tour, par l'interprétation des danses de Debussy.

L. Maurice-Amour

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Mardi 25 nov.
21 h. (Kiesgende Valmalète)

Société Philharmonique de Paris
Récital de la cantatrice
Maria MORALES

LA PRISE DE POUVOIR DU GÉNÉRAL IBANEZ

Parmi les « présidents en uniforme » dont nous avons donné la liste dans notre dernier numéro, nous publiions le portrait du général Carlos Ibañez del Campo, récemment porté par le suffrage populaire à la magistrature suprême de la République chilienne. Le général Ibañez vient de prendre effectivement ses fonctions. Notre photographie montre l'instant précis où l'ancien président, M. Gonzalez Videla, se dépouillait des insignes présidentiels pour les remettre à son successeur. Cette transmission de pouvoirs fut marquée par plusieurs cérémonies officielles, dont un imposant défilé militaire, auquel assistaient, au côté de M. Jacques Baeyens, ambassadeur de France, le général Valin, chef de la mission spéciale française, ainsi que de nombreux représentants diplomatiques étrangers.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Féerie sur les ondes

Les contes de Perrault se révèlent parfaitement radiophoniques. L'Orchestre Radio-Lyrique vient d'en faire la démonstration en interprétant la féerie en quatre actes établie par Arthur Bernède et Paul Choudens, mise en musique par Félix Fourdrain. Tous les héros légendaires sont passés en revue à un rythme rapide, entraînant. Ils apportent avec eux un cortège de souvenirs attachants. La diversité des tableaux associée à la qualité du texte et à la partition charmante en augmente l'attrait.

Les adultes ont pris autant de plaisir que les enfants à écouter ces jolis contes délicieusement chantés ; ils s'enchaînent fort habilement les uns aux autres. Dès l'ouverture, gaie, chaleureuse, la cause paraissait gagnée. Le chœur des petits lapins, les soli de la fée Morgane, admirablement incarnée par Odette Turba-Rabier, les accents profonds de Barbe-Bleue, représenté par André Vessières, ne manquaient pas de pittoresque. L'interprétation, de premier ordre, groupait autour de ces noms ceux de Nadine Sautereau, exquise Cendrillon, Willy Clément, Lucien Lovano, brillamment entourés eux aussi. Albert Jacob a su entraîner son ensemble vocal et symphonique avec toute la verve désirable.

M. Georges Duhamel au micro

Dans sa série « Permanence de l'Académie », Paul Guth a interrogé notre éminent collaborateur Georges Duhamel. Celui-ci a apporté d'intéressantes précisions sur le rôle et les travaux de la commission du dictionnaire, qui en est actuellement à la lettre B. Mme Georges Duhamel a retrouvé la voix émouvante de Blanche Albane pour dire quelques pages de l'illustre écrivain, qui a lui-même lu un extrait de « Civilisation française » avec la force que donnent les convictions profondes.

W.-L. Landowski.

MONTMARTRE FÊTE SA PLUS VIEILLE CITOYENNE

La doyenne de Montmartre, Mme Pulchérie Sarroty, vient d'avoir cent quatre ans. Cette longévité serait d'ailleurs de tradition dans sa famille, puisque son père aurait vécu, dit-on, jusqu'à l'âge de cent seize ans. De ses quinze enfants, guerre, accidents, maladies n'ont épargné que sa fille cadette, Andrée. Celle-ci est venue souhaiter bon anniversaire à sa mère, en compagnie des Poulbots porteurs d'une médaille de vermeil et d'un gâteau orné de quatre bougies. La place manquait pour les cent autres !

CHOISIR SES LIVRES EST EMBARRASSANT

Combien de lecteurs ne nous disent-ils pas qu'ils sont souvent embarrassés pour choisir leurs lectures ! Il y a les critiques, sans doute, mais il advient qu'ils se contredisent l'un l'autre. Et puis, dans bien des cas, on désire simplement acheter un livre, un beau livre (par exemple, pour les étrennes) ou encore on souhaite lire un ouvrage sur un sujet, sans connaître un nom d'auteur ni un titre. Un jeune organisme a été créé tout exprès pour aider le public dans sa recherche, sa documentation, son choix : *le Club du Bon Livre*, 56, rue de Sablonville, à Neuilly-sur-Seine. N'hésitez pas à lui demander des renseignements, à le charger de découvrir l'ouvrage qui vous intéresse : il s'acquittera de ces tâches à merveille.

COURRIER DE LA DANSE

« Petrouchka »

Une reprise très émouvante du ballet de Fokine par la compagnie du marquis de Cuevas, à l'Empire.

Les danses avaient été réglées sous la direction attentive de Mme Nijinska.

Ce ballet dit « burlesque » est un drame d'une simplicité à laquelle on n'échappe pas. Simple comme la vie. Le tragique se cache ici en plein cœur d'une fête, car toutes les fêtes sont pleines de solitudes et se terminent en mélancolie. Le tragique sous ces pauvres masques de poupées maladroites, impassibles, à peine attendries par instants... à l'image des hommes...

Golovine a enfin un rôle à sa taille. Il est d'une sobriété d'expression magnifique, d'une aisance délicieuse, et sa technique est pure, plus définitive ici encore. Les gestes de mains cassées, le port de tête triste, les épaules ne pouvant porter le poids de son amour, il est à chaque scène plus direct, plus présent. Il sent la musique et aussi le drame. Cœur trop grand dans des vêtements trop petits. Pathétique adolescent qui se doit de crever les murs du ciel étoilé.

Hightower est une poupée presque terrifiante de réalisme. Virtuose éblouissante, mais aussi actrice intelligente et fine. Skouratoff est un Maure spirituel, mais un peu grêle. Les décors sont des toiles fidèles à Alexandre Benois. L'orchestre est, hélas ! moins fidèle à la musique de Stravinski.

Martine Cadieu.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Chalom : la concision vivante

Chaque être, lorsqu'il est artiste, tente d'exprimer le meilleur de lui-même dans son œuvre. Aussi apprécions-nous le talent de Chalom, qui expose des peintures et des dessins à la Galerie Lucy Krohg. Cet artiste discerne dans la nature des éléments caractéristiques, essentiels ; c'est dire que son art est fait de synthèse. Chalom nous dit sa prédilection pour le graphisme des lignes harmonieuses, et les délicatesses des valeurs de ses coloris sont pleines d'attrait.

On découvre parfois dans ses compositions de légères réminiscences de Picasso, ou de Modigliani dans ses portraits. Ses dessins nous paraissent plus personnels, car Chalom y pousse plus loin cette recherche de la forme concise et vivante qui le hante.

Au musée Galliera : l'exubérance décorative de l'Orient

Le musée Galliera présente en ce moment une exposition très importante, consacrée à l'art oriental et plus spécialement à une de ses expressions les plus représentatives : le tapis. C'est un ensemble exceptionnel, où sont groupées des pièces rares de Perse, d'Arménie, d'Asie Mineure, de Chine, etc. Ces tapis sont un enchantement pour les yeux : par les dessins aux arabesques subtiles et par les coloris d'un raffinement extrême, dont les raretés ne peuvent échapper même à un public non averti.

Des broderies de Smyrne, des céramiques, des monnaies complètent cette magnifique présentation, d'où l'on ressort pénétré de l'exubérance, de la variété, de la beauté exceptionnelle de la conception décorative des artistes d'Orient et d'Extrême-Orient.

Gustave Mordo : l'impressionnisme redécouvert

Artiste sincère et passionné des beautés que lui révèle la nature, Gustave Mordo (Galerie Ror Volmar) pratique la peinture depuis quelques années seulement. Il se mit à peindre d'instinct, et son talent l'apparente à Monet et à ces artistes qui transcrivirent la nature avec une vision si neuve à leur époque. Comme les impressionnistes, Mordo excelle dans les jeux de reflets à la surface des eaux, dans les impondérables de l'atmosphère et plus particulièrement encore dans le rendu d'un paysage de neige aux blancs nuancés et subtils.

Olga Mischkine, Jean Dehelly

On imagine mal deux talents aussi dissemblables que ceux de Jean Dehelly et d'Olga Mischkine, qui exposent à la Galerie Barbedienne leur curieux duo : l'un confiant à des toiles brumeuses des mélodies à la Verlaine, l'autre plaquant sur des paysages lumineux les coloris éclatants des grands airs italiens. Et pourtant, à telle tache plus vive surgissant des brouillards de Jean Dehelly, à telle transparence aquatique adoucissant certaines gouaches d'Olga Mischkine, on devine l'affinité profonde de ces deux êtres.

Roger Reboussin

Ayant donné déjà maintes preuves de son grand talent, M. Roger Reboussin vient de réunir au musée de la France d'outre-mer les œuvres qu'il a rapportées d'un voyage d'un an en A.-E. F. Il a parcouru ces vastes territoires du Gabon au Hoggar. Les gouaches où il a fixé bêtes et gens font bien sentir le mystère dont ces régions s'enveloppent.

Maurice Sérullaz.

NOUVELLES RELIGIEUSES

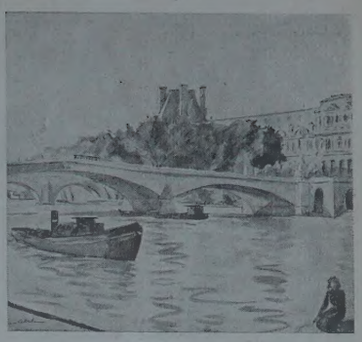
Le chemin de croix de Jargeau

L'église de la coquette petite ville de Jargeau, dans le Loiret, va prochainement s'orner d'un chemin de croix dû au peintre O. Guillonnet. C'est une œuvre importante, qui fera certainement date dans la carrière de l'artiste. M. Guillonnet a retracé avec beaucoup de vigueur les épisodes successifs de la marche du Christ au supplice, prouvant à la fois son sens du réalisme pathétique et de l'évocation décorative dans ces scènes où voisinent sans cesse l'humain et le divin. Notre reproduction montre avec quelle aisance il a surmonté les difficultés d'exécution. Exposé récemment à l'Institut catholique de Paris, ce chemin de croix a été vivement admiré par de nombreux visiteurs.

Après l'ouverture au culte de Sainte-Anne-du-Congo

Dans notre numéro du 25 octobre, rendant compte des cérémonies du centenaire de Mgr Augouard à Brazzaville, nous disions que ces fêtes « coïncidaient avec l'achèvement de la cathédrale Sainte-Anne-du-Congo ». En fait, si la nef entière et l'abside ont été ouvertes au culte à cette occasion, le sanctuaire est loin d'être achevé : une petite partie seulement de la toiture est recouverte de tuiles, la flèche n'est pas commencée et l'aménagement intérieur reste à faire. C'est pourquoi l'association des « Amis de Sainte-Anne-du-Congo » nous prie de rectifier cette information prématurée, qui risquerait de nuire à l'œuvre en tarissant l'arrivée de dons qui seront encore fort utiles.

SURPLUS D'ÉDITEURS Livres neufs à partir de 30 fr. (valeur 300 à 500 fr.). Catalogue 2.500 titres c. 2 timbres GRANDE LIBRAIRIE FRANÇAISE (s.406), 106, Bd Gambetta, NICE.



EHRMANN-LEBEL. - « Aquarelle » (Paris, 1951).

Mme Ehrmann-Lebel : une vision sensible de la nature

Fille de cet homme de goût et admirable collectionneur qu'était M. Lebel, Mme M. Ehrmann-Lebel est la femme de M. Ehrmann, amateur passionné et érudit, spécialisé notamment dans l'étude de l'œuvre d'Antoine Caron. Dans un tel milieu, l'attirance pour la peinture de Mme Ehrmann-Lebel ne pouvait que s'amplifier. L'exposition actuelle de ses œuvres à la Galerie Chardin révèle son amour de la nature ; car Mme Ehrmann-Lebel est paysagiste, et les peintures et aquarelles exposées ici évoquent des sites de Bretagne, des Cévennes, d'Italie ou de Paris ; l'influence du milieu impressionniste n'est pas contestable, et ses toiles, où la lumière et la couleur jouent un rôle principal, confirment ce sentiment.

LA SEMAINE HIPPIQUE

« Expressions hippiques » Galerie de Seine

Aimer le cheval se traduit forcément, pour les peintres pratiquant l'équitation, par le désir de rendre sur la toile les sensations ressenties. C'est le fait de Mme Hélène Gallet, membre du Cercle de l'Etrier, qui exposera le 3 décembre à la Galerie de Seine. Son éclectisme va du nu au paysage, et elle semble s'être arrêtée avec passion sur l'instrument de son sport favori, dont elle note les mouvements d'un pinceau compréhensif. Elle ne se rattache à aucune école, elle le dit du moins. Mais ses « jumpers » bondissants, prêts à prendre le galop, rassemblés jusqu'au piaffer, avec les jarrets engagés accusant un style concentré, m'ont fait songer à John Lewis Brown, dont les sketches colorés enchantent les connaisseurs. Ce rapprochement ne saurait altérer l'individualisme artistique de Mme Hélène Gallet, il la classifie à son insu. Ses chevaux saisis sur le vif donnent une surprenante impression de vérité.

Tré-Hardy.

A PROPOS DU « MUR DE L'AIR »

Le 8 novembre M. Edmond Blanc rapportait ici l'opinion de M. Maurice Roy sur l' « image popularisée » de *mur du son*, commode « quoique peu scientifique ».

L'auteur publie une étude originale complète et clairement illustrée du phénomène dans *Sciences et Voyages* de décembre.

LES SPECTACLES

ATHÉNÉE THÉATRE LOUIS JOUVET
VICTOR FRANCEN
... SUR LA TERRE COMME AU CIEL
200e
LES DIMANCHES MATINÉE 15 H.

Bientôt

en exclusivité

DANS

Paris - Presse - l'Intransigeant

Le succès littéraire
mondial de l'année
inédit en France

LE VIEIL HOMME ET LA MER

Le chef-d'œuvre

d'HEMINGWAY

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

UNE CONFÉRENCE SUR LE GROENLAND

FRANCE-ILLUSTRATION publiait le 23 août un reportage de Jacques Sorbets, l'un des trois journalistes français autorisés à suivre S. M. Frederik IX au cours du voyage effectué par les souverains danois dans leur colonie polaire. Notre collaborateur avait d'ailleurs été, dès 1936, le premier journaliste français à visiter cette île, la plus grande du monde. C'est dire qu'il connaît bien cette terre déshéritée et qu'il a pu dresser le bilan des progrès réalisés en seize ans grâce à la sage administration du Danemark.

Ce bilan, Jacques Sorbets l'a exposé en une très intéressante conférence qu'il prononça le 6 novembre à l'amphithéâtre de géologie de la Sorbonne sous les auspices du Centre d'amitié internationale. Les précisions qu'il apporta sur les réformes politiques accomplies, la modernisation de la vie économique et industrielle, l'amélioration des conditions sanitaires furent illustrées par un très beau film documentaire sonore et en couleurs. S. E. M. Nils Svenningsen, ambassadeur du Danemark, honorait de sa présence cette soirée, que présidait M. Helge Wamberg, conseiller d'ambassade, et où l'on remarquait, parmi des auditeurs nombreux et attentifs, un autre spécialiste des régions arctiques, M. Paul-Emile Victor.

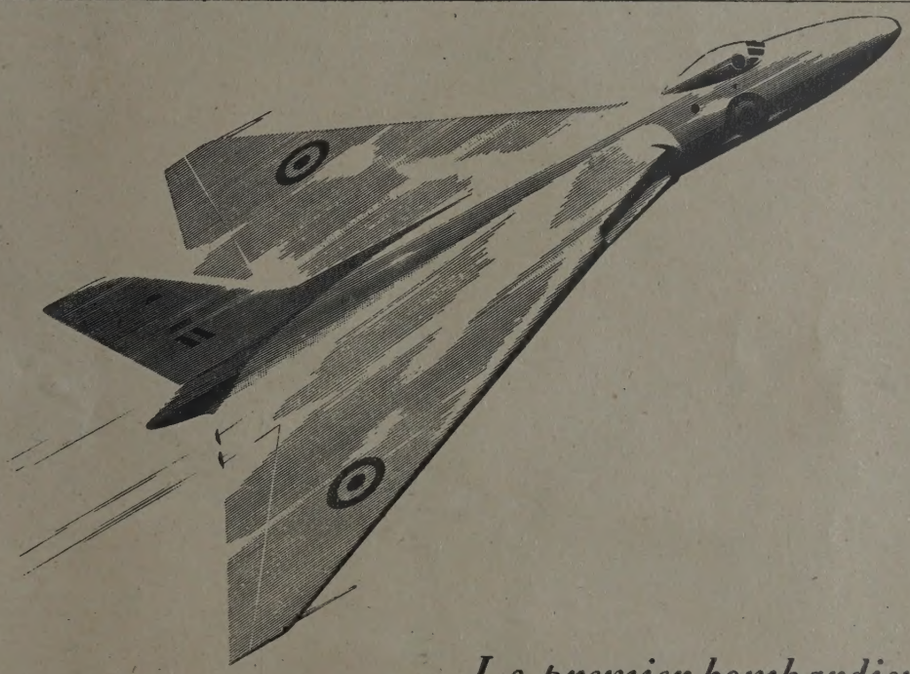
RECTIFICATIF

LE vice-amiral Arturo Genova, de la marine espagnole, nous prie de rectifier une des indications que nous avons données dans notre article sur la *Sibylle* à propos des « ascenseurs » sous-marins utilisés pour permettre à l'équipage d'un sous-marin en perdition de regagner la surface.

Il existe deux types d'ascenseurs, l'un de l'ingénieur italien Rossini, l'autre, inventé antérieurement par l'amiral Genova, qui était alors capitaine de corvette et qui a servi à bord des sous-marins de la marine espagnole pendant neuf années. Le dispositif Genova est toujours en service outre-Pyrénées et son inventeur a bien voulu nous préciser que son appareil a pu fonctionner, au cours de nombreux essais, par des profondeurs supérieures à 60 mètres et sans que le sous-marin reposât parfaitement droit sur le fond.

Pour la Défense du Monde Libre

N° 10 - SÉRIE A



Avro 698

Le premier bombardier Delta au monde.

Chaque année au Meeting aérien de Farnborough, qui attire les experts de l'Aéronautique et les chefs militaires de tout le monde libre, un appareil captive plus particulièrement l'imagination et domine les démonstrations en vol. En 1952, de l'avis général, l'Avro 698 dépassait de loin tous les autres. Provenant des années de recherches méticuleuses et des essais en vol qu'Avro a consacrés à la forme Delta, le 698 est le bombardier le plus redoutable et le plus moderne existant. Il transportera une charge utile plus grande, plus vite, plus haut, plus loin et plus économiquement qu'aucun autre avion. En une année, le Hawker Siddeley Group a donné à la R. A. F. son meilleur intercepteur de jour, le Hawker Hunter; le chasseur tous temps et de nuit qu'elle a choisi: le Gloster Javelin à aile Delta et maintenant une arme-clef pour rendre les coups en cas d'attaque : l'Avro 698. Voilà bien la preuve de suprématie mondiale dans le domaine des avions à réaction.

Hawker Siddeley Group

PIONNIER... TOUJOURS EN TÊTE DE L'AVIATION

Siège social du Groupe : 18 St. James's Square, London, SW. 1

A.V ROE, GLOSTER, ARMSTRONG WHITWORTH HAWKER, AVRO CANADA, ARMSTRONG SIDDELEY, HAWKSLEY, BROCKWORTH ENGINEERING, AIR SERVICE TRAINING AND HIGH DUTY ALLOYS.

ALIANVIC

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 4e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE

FABRICANTS

TISSAGES VOIRON CHARTREUSE S.A

LYON

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★